

**Mémoire
de la Grande Guerre
par**

Jean Erkens

de Trois-Ponts

**Agent de renseignement
et Prisonnier de Guerre**

*Livre mis en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be
(ainsi que pour le site www.manhay1418.be)
avec la bienveillante autorisation de M^{me} Marie-Jeanne LIFFRANGE,
filleule et petite-fille de l'auteur, propriétaire du manuscrit.*

© 2014 - TOUS DROITS RÉSERVÉS

Mémoire de la Grande Guerre
par
Jean Erkens
de Trois-Ponts
Agent de renseignement et Prisonnier de Guerre
(19-9-1887 / 28-5-1983)

*Récit de Guerre dédié à sa chère petite filleule Marie-Jeanne Liffrange
De la part de son vieux parrain*

C'est suite à l'insistance de ta maman qu'à l'âge de 73 ans je recommence ma petite histoire vécue lors de la guerre 1914-1918. Évidemment, après autant d'années (45 ans), je ne peux plus me souvenir de tous les événements tragiques et douloureux que j'ai vécus mais je ferai au mieux avec mes souvenirs.

Chapitre I

Je suis né à Verviers le 19-9-1887, rue Donckier où mes parents habitaient. Il paraît que les fenêtres de derrière donnaient sur la cour de l'école communale et j'étais toujours à la fenêtre à regarder les enfants jouant dans la cour.

Il y a septante ans, c'était le début de l'électricité; Édison n'avait pas encore inventé la lampe à incandescence que nous connaissons. Moi j'ai fait toutes mes études et mes devoirs avec une petite lampe à pétrole.

Mais l'on commençait à éclairer les grandes gares avec des lampes électriques qui consistaient en deux gros crayons de charbon que l'on remplaçait chaque jour.

Mon papa, qui était un travailleur et étudiait toujours, avait été nommé électricien à Essen au nord d'Anvers à la frontière hollandaise.

C'est là que j'ai appris à parler le néerlandais et je me souviens que j'allais à l'école communale. Mes amis m'appelaient *Jan van électrique*!

En 1895, nous allons habiter Liège derrière la gare des Guillemins, rue Saint-Maur. J'allais à l'école à Fragnée, rue des Rivageois.

Cette année 1895, je me souviens avoir vu la procession centenaire de Saint-Lambert; ce fut un événement grandiose et tu la verras peut-être en 1995: il faut voir cela!

Mon père étudiait toujours et deux ans après, nous étions à Arlon: mon papa était nommé contremaître électricien à la gare.

Moi j'allais à l'école communale et on y apprenait un peu l'allemand.

En 1898, je faisais ma première communion en l'église Saint-Martin (l'ancienne et qui a été démolie).

En 1902, mon papa monte encore en grade et il est nommé chef d'atelier pour les locomotives à Virton Saint-Mard. Ici j'allais au collège à Virton et je devenais un jeune homme. Les professeurs nous questionnaient sur nos intentions, quelle profession nous voulions

embrasser. Mon professeur de néerlandais (j'étais le premier en «flamand») me dit: «*Vous voulez entrer aux Chemins de Fer? Passez vos examens en flamand, vous aurez un avantage et plus facile.*»

En 1906, j'ai tiré au sort à l'hôtel de ville de Virton; j'étais de la classe de milice de 1906.

J'ai tiré un bon numéro: le 65!

Ma mère aurait bien voulu se rapprocher de Verviers et c'est ainsi qu'en 1907 nous étions à Welkenraedt. Nous y avons habité une petite maison en face de la gare, impasse de la Passerelle, puis dans la rue de l'Église. Tout a changé depuis; la gare fut supprimée après la guerre 1914-1918 et déplacée à Herbesthal qui était allemand avant 1918.

Cette année 1907, j'avais passé avantagement mes examens d'entrée aux Chemins de Fer à Bruxelles. Cela se passait dans le hall du Cinquantenaire.

Et la même année, j'étais nommé commis à la station de Dolhain.

Il faut savoir qu'à cette époque, il n'y avait que le chemin de fer pour le transport des voyageurs et des marchandises. Pas d'autos, pas d'autobus, pas de camions, mais des chariots traînés par des chevaux.

En 1909, mon père, qui devenait vieux, passa comme chef d'atelier des locomotives à Trois-Ponts. Là, il y avait environ quarante locomotives et à Herbesthal: cent et trente!

Et moi cette même année, j'arrivais à Welkenraedt comme sous-chef de station dans les grandes gares à marchandises. On en a remué et manœuvré là des wagons! J'y étais en pension rue Lamberts et nous avions un jour de repos tous les quinze jours. Et cela quand il y avait possibilité car je suis parfois demeuré plus de deux mois sans un seul jour de repos. Tous les quinze jours, je retournais chez mes parents du samedi soir au dimanche soir. Nous étions de service en gare de 7 heures du matin à 7 heures du soir avec une heure de repos à midi pour dîner; et une semaine de nuit sur deux, de 7 heures du soir à 7 heures du matin.

Je gagnais bien ma vie et je pouvais remettre tous les mois à ma mère soixante francs. Mais c'étaient des francs or et j'en étais heureux et fier!

J'avais un frère et une sœur; mon frère c'est le papa de Titie et de Jeanne de Paris; il a été élevé à Verviers depuis son jeune âge par un oncle et une tante de Verviers.

Ma sœur était plus jeune que moi, c'est la maman de Denise de

Bruxelles, donc la grand-mère de Nicole. Ma sœur avait marié Joseph Colinet où tu es déjà allée à Auderhem et il s'est remarié avec Louise.

Chapitre II

En 1912, j'étais sous-chef de gare à Liège-Guillemins. Comme à Trois-Ponts, j'avais fait connaissance d'une belle jeune fille. Je me suis marié le 3 septembre 1913 avec Mimie!

Mais dans l'entre-temps, j'étais à Liège et nous habitons avenue de l'Observatoire.

La maman de Mimie était morte en 1905 et ne voilà-t-il pas qu'au mois de mars 1914, son papa meurt aussi. Il y avait six mois que nous étions mariés.

Les parents de Mimie possédaient un hôtel-restaurant en face de la gare de Trois-Ponts.

Il y restait sa sœur Cornélie et sa sœur Odile pour tenir le commerce.

Comme le papa avait été malade assez longtemps, depuis mon mariage j'étais seul à Liège et Mimie à Trois-Ponts avec ses deux sœurs, ceci en attendant une solution à cette situation.

Pour qu'il y ait au moins un homme avec elles, je demandais mon changement pour Trois-Ponts. Je l'obtins fin juillet 1914.

Le 28 juillet 1914, j'expédiais notre tapissière de meubles par wagon.

Et nous voilà arrivés à la guerre 1914-1918.

Je dois cependant mentionner que notre tapissière de meubles est passée par Trois-Ponts et je l'ai retrouvée dans un cul de sac au bout de la gare de Gouvy. Elle était vide! Toute la layette pour le bébé que nous attendions, avait disparu et moi, qui était en service de nuit à la gare de Liège-Guillemins, je n'avais sur moi que mes plus vieux vêtements de service. Voilà comment nous avons commencé la guerre de 1914-1918.

J'étais en service de nuit sous la gare côté vers Verviers, les 2 et 3 août et il y avait encore un train ou deux; je me souviens que le consul d'Allemagne de Liège, qui cherchait à rentrer dans son pays, m'a demandé un train vers l'Allemagne.

Mais la nuit du 3 au 4 août 1914, on entendait la bataille tout autour de Liège et la nuit du 4 au 5 août il n'y avait plus rien à faire: tout

était tristement silencieux dans la gare.

Je suis allé sur le pont du Val-Benoît dans l'obscurité et là j'entends crier : « *Baissez-vous!* ». C'étaient les carabiniers : « *Nous attendons les Allemands, ils ont passé au Sart-Tilman* ».

Etant rentré au bureau de la gare où il n'y avait plus personne – tout le monde était parti –, je suis retourné dans notre appartement et les Allemands étaient de suite partout, à la gare et en ville. C'était fini pour nous.

Ayant pris Liège, les Allemands continuaient vers Bruxelles et nous en avons vu passer des soldats pendant quinze jours, jour et nuit.

Vers le 15 août, j'ai pu sortir de Liège. Par la vallée de la Vesdre, à pied, je me dirigeai vers Verviers où j'avais laissé mon vélo chez la tante Ninie à l'école Moyenne. Je me disais : ce sera plus rapide et plus facile pour aller à Trois-Ponts.

Tout le long de la route, je rencontrai des troupes allemandes. Et j'arrivai à Verviers chez la tante Ninie à l'école moyenne où elle était concierge.

J'y logeai et le lendemain je partai avec mon vélo vers Trois-Ponts, et cela par Polleur, Sart. À la gare de Sart, dans la montée, je rencontrai un monsieur et une dame, c'était le fabricant de chocolat Jacques qui avait une grosse villa par là. Ils m'apprennent que le jour précédent, les Allemands avaient pris le curé de Hockay et l'avaient massacré au bord du chemin.

« *N'allez pas par Francorchamps, me dirent-ils, car hier ils ont brûlé le village et massacré les habitants.* »

Je leur dis : « *Il faut bien que je passe par là* ». Et ma foi, je m'y risquai...

Avant d'arriver au village, dans la descente, il y a deux ou trois maisons à gauche. Elles étaient vides mais les côtés et les façades étaient criblés de balles.

J'arrivai ainsi à l'entrée de Francorchamps ; c'était lugubre, on n'y voyait pas un chat et la plupart des maisons étaient brûlées.

J'avançais prudemment si l'on peut dire. On n'y voyait personne et du côté de la gare on entendait de continuels coups de fusils.

Du plus vite que je pouvais, je pédalai à pleine vitesse à travers le village par la vieille route de Stavelot sans avoir rien rencontré. Et me voilà traversant Stavelot à pied sans mon vélo car les gens que je rencontrais me disaient : « *Les Allemands prennent tous les vélos* ». Je

l'avais laissé dans une maison en haut de la haute levée.

Toutes les personnes que je voyais n'en revenaient pas quand je leur disais que je venais de Liège et que Liège était pris par les boches.

Ils ne pouvaient pas y croire les pauvres gens!

Place du Marché à Stavelot, je me souviens encore avoir vu une connaissance, un employé des télégraphes de Verviers.

Et me voilà arrivé à Trois-Ponts. Des Allemands, il y en avait comme partout.

C'est Mimie qui était contente de revoir son mari!

La vie sous l'occupation allemande en 1914-1918

Mon papa et ma maman vivaient encore, ainsi que ma sœur Maria. Ils habitaient route de Coo.

Et pendant cette guerre 1914-1918, aucun agent des Chemins de Fer ne travaillait pour les Allemands. C'étaient des employés des Chemins de Fer allemands et des soldats qui faisaient marcher les trains, mais rien que des trains militaires; il n'y en avait pas pour la population.

Le génie belge avait fait sauter quelques tunnels et lancé des locomotives dedans, mais cela n'a pas gêné beaucoup les Allemands, sauf au tunnel de Trois-Ponts où il leur a fallu près de deux ans pour le réparer.

Dans la suite, après bien six mois de guerre, nous fûmes payés clandestinement d'une partie de notre traitement du Chemin de Fer belge.

Mon père, qui était chef d'atelier des locomotives à Trois-Ponts, avait lancé les dernières machines qui lui restaient dans le tunnel de Coo où on les fit dérailler pour bloquer la voie.

Chez Ninie, à l'hôtel en face de la gare où nous habitons avec Cornélie et Odile, il y avait aussi quelques Allemands dont un Feldwebel (adjudant). Ils étaient fiers mais encore assez accommodants.

Après être rentré depuis quelques jours, je pensai à aller rechercher notre tapisserie de meubles.

En parlant avec les Allemands qui étaient à la maison, nous avons pu avoir certains renseignements. Elle n'était pas à Trois-Ponts. Elle pouvait être allée jusque Gouvy.

Me voilà donc parti à pied pour Gouvy par Grand-Halleux, Vielsalm, Salmchâteau, Bovigny (il y avait 22 ou 23 km).

À Salmchâteau, j'ai parlé avec le notaire Jacques, le frère du général Jacques; il se trouvait sur la route avec d'autres personnes où ils discutaient naturellement de la guerre. Je leur appris que je venais de Liège et que, la ville prise, les Allemands étaient déjà bien loin.

Arrivé à Gouvy, je passe chez le bourgmestre; je me fait connaître et il me donne un document pour me rendre chez le commandant de la gare. C'était un officier allemand. Et je lui demandai l'autorisation d'aller en gare décharger ma tapissière de meubles. Il me donna cette autorisation et sur la gare, tout au bout dans un cul de sac, je la vois toujours sur un wagon. Les portes étaient ouvertes, mais elle était vide.

Tout à côté, c'était un grand remblai et j'y trouvai des morceaux de meubles. Je ressemblai tout ce que je pouvais trouver et, avec l'aide d'un sous-chef belge de Gouvy, nous reconduisîmes le tout chez lui.

Mais plus de layette, plus rien: ni linge, ni vêtements.

Rentré à Trois-Ponts, Mimie ne voulait pas y croire et quelques jours après nous retournâmes ensemble à Gouvy avec une voiture et un petit cheval que l'on nous avait confié. Mais nous n'y avons pas trouvé autre chose et il a bien fallu revenir à Trois-Ponts et se résigner à la perte de notre ménage.

C'était de tout nouveaux meubles que le papa de Mimie nous avait achetés à Liège.

I

Au début de septembre, nous avions acheté un petit garçon que nous appelâmes Henri; c'était le nom du papa de Mimie.

Mais les Allemands défendaient de faire de la lumière et la nuit; il fallait mettre des couvertures aux fenêtres. Et avec toutes les frayeurs de la guerre et le manque de tous soins et médicaments... On n'avait pas de pain. L'enfant a gagné une inflammation et il avait trois ou quatre semaines lorsqu'il est mort. Il est enterré à Wanne avec les parents de Mimie.

On avançait de plus en plus dans la guerre et les Allemands disaient: «*Pour Noël, ce sera fini, nous serons à Paris!*».

On avait faim et on courrait dans les villages pour trouver n'importe quoi à manger.

Jour et nuit, la nuit surtout, on entendait le canon en un roulement continu dans la direction de la France.

Aucune nouvelle de la guerre, ni de notre armée belge, de notre gouvernement, de notre roi Albert. On était anxieux et lorsque l'on se rencontrait c'était pour se questionner mutuellement. Alors les canards les plus fameux circulaient à qui mieux mieux. L'explosif Turpin faisait des ravages formidables dans les rangs allemands et dans d'autres.

Camille Piron se mit à courtiser Cornélie et ils se marièrent durant l'été 1915.

Le service des postes n'avait pas arrêté de travailler comme les Chemins de Fer. Camille travaillait régulièrement au bureau des postes de Trois-Ponts.

Nous habitons alors tous ensemble à l'hôtel en face de la gare. Et moi, comme c'était café-restaurant, je desservais le comptoir surtout quand il venait des soldats allemands ou des employés du chemin de fer.

Un jour, voilà qu'arrivent une troupe de soldats et des employés du chemin de fer allemands. Tout le café était rempli. Il y avait un chef-garde de Trois-Ponts nommé Delforge qui, sachant l'allemand, était chargé par la Commune de trouver des logements pour tous ces boches. Moi dans le comptoir, j'étais occupé à servir à boire à tout ce *bétail* qui ne demandait qu'à s'amuser.

Ne voilà-t-il pas Delforge qui leur dit que je jouais du violon. Et comme je me refusais de faire de la musique, ils vont à la cuisine, trouvent l'instrument et me le mettent dans les bras.

J'étais furieux. Ah! vous voulez de la musique! Je me mets en position pour jouer. Il y avait au moins cinquante Allemands et les voilà tous debout!

Pour écouter la Marseillaise!!! Ensuite un silence de mort, mais ils n'ont rien dit et ils étaient vexés; aussi on ne m'a pas demandé un second morceau! Après ce coup, j'étais content que cela se fût passé en douceur car je m'attendais au pire!

La guerre continuait; voilà Noël et ce n'était pas fini, comme ils le chantaient depuis trois mois et demi. Au contraire, ce sera la guerre de tranchées pendant quatre ans et demi.

II

Depuis quelque temps, on entendait dire qu'un tel était parti pour s'engager à l'armée en passant par la Hollande.

C'est ainsi que le 2 février 1915, je passai en Hollande, sans grandes difficultés, mais il faisait très froid dans la neige la nuit par les fossés et les prairies.

Au consulat de Belgique à Maastricht, deux officiers, un Belge et un Anglais, demandaient des volontaires pour une mission dangereuse et la connaissance de l'allemand était demandée. C'est ainsi que je fus incorporé à l'armée belge et détaché au War-Office anglais.

Pendant quelques jours, je reçus toutes les instructions voulues et j'étais chargé d'organiser un réseau de renseignements dans l'est et le sud du pays et vers le front de guerre en France.

Je commençai immédiatement le travail en annotant tous les passages de troupes par chemin de fer, par route et les passages de zeppelins : c'étaient des ballons dirigeables avec un moteur et, lorsqu'il en passait un, cela faisait un vacarme formidable en l'air, un bruit de casseroles ! À noter qu'à l'époque, c'était seulement le début de l'aviation.

C'était un travail conséquent de jour et de nuit de noter la composition des trains, le numéro des régiments et corps d'armée, le nombre de canons et surtout leur destination et d'où ils venaient. Heureusement, il y avait des périodes calmes et d'autres de grands déplacements de troupes. Parfois, ils envahissaient le café et j'avais alors facile de lire les numéros sur leur collet ou même de les faire parler.

Pour être à même de faire tout cela, il me fallait un passe supplémentaire et c'est de cette manière qu'Urbain Deprez annota le trafic vers l'Amblève. Je cachais le papier dans une fente du tapis dans le petit salon. Ce papier c'était du papier pelure avec un morceau un peu plus grand qu'une feuille à cigarettes. Nous avions le rapport des trains de toute la journée. Nous utilisions nos abréviations du chemin de fer dont on se servait pour le télégraphe, par exemple : un wagon c'était 1HH, un wagon plat 1HP, une locomotive 1HL, etc.

Mais ce n'était pas tout, il y avait le chef de gare, un sous-chef et le chef de section de la voie qui venaient parfois prendre un verre et il fallait bien parler et je ne demandais pas mieux. Et voilà qu'ils m'apprennent à jouer à leur jeu : le «Schaat». Je jouais avec eux et même parfois dans le bureau de la gare lorsque le chef ne pouvait quitter. Ça c'était intéressant pour moi.

Et en effet, un beau jour – c'était en 1915 –, nous faisons une partie de *Schaat* au bureau de la gare à Trois-Ponts. Tout en jouant, j'écoutais et je regardais. Voilà que le télégraphe se met à marcher. Un employé

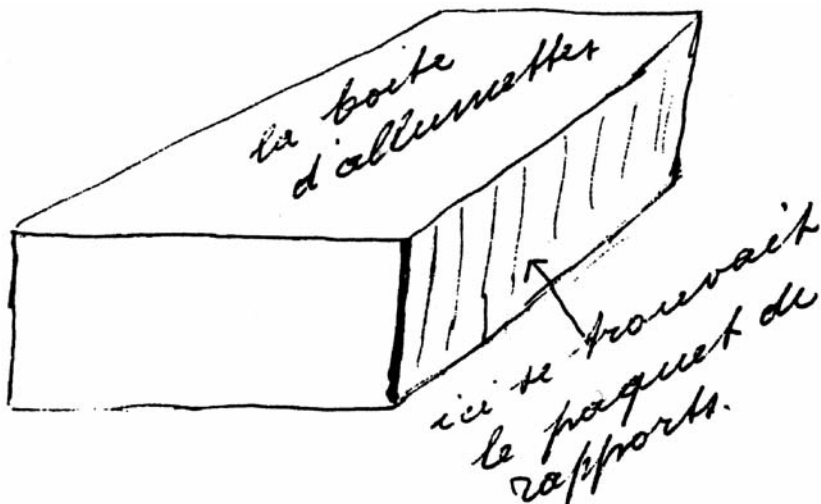
recevait un télégramme. Moi, je comprenais rien qu'à entendre, grâce à ma connaissance de l'Allemand, et aussi je savais recevoir en morse à l'ouïe.

Donc nous jouions aux cartes et moi j'entendai le télégraphe qui parlait: «*À toutes les stations et ateliers de locomotives de Liège à Luxembourg par Trois-Ponts, Gouvy, Libramont, Arlon, arrêtez immédiatement tout trafic et envoyez toutes les locomotives avec personnel vers Liège et Namur. - Militär Direktion Lüttich.*»

N.B. - Ces renseignements importants que j'avais pu obtenir, c'était la préparation de la grande offensive sur Verdun en 1915 où un demi-million d'hommes ont été massacrés.

J'avais pu obtenir aussi des plans de travaux que les Allemands effectuaient entre Stavelot et Malmedy et entre Vielsalm et St-Vith. C'étaient des lignes de chemin de fer qu'ils construisaient.

Quelque temps, après je reçus un mot venant de France (par l'organisation) me félicitant pour le magnifique et important renseignement obtenu. Il s'agissait de la grande offensive allemande sur Verdun. L'on m'informait que j'étais proposé pour une distinction.



On remet le télégramme au chef de gare qui me dit: «*On ne joue plus, nous avons de l'occupation urgente.*»

Et moi aussi j'avais de l'occupation urgente. Sans perdre de temps, je rentre chez Mimie et l'on me fait mon paquet de tartines et je pars immédiatement pour Liège avec mes rapports urgents cachés dans le

couvercle d'une boîte d'allumettes.

Et savez-vous comment je me rendais à Liège? Et bien voilà : habituellement nous partions à tour de rôle, Urbain Deprez et moi, trois fois par semaine donc tous les deux jours, et cela à 4 heures du matin pour être obligatoirement à 12 h 30 à Liège.

Mais cette fois, c'était très important et à 5 h de l'après-midi je partai à pied vers Roanne-Coo - Moulin du Ruy. Je montai sur les hauteurs de Cour et pour arriver à Spa au tram électrique vers Verviers. Cela me faisait déjà 22 km de Trois-Ponts à Spa. Parfois, j'allais prendre le tram à Liège par Francorchamps et Sart (25 km).

Le tram me conduisait par Verviers jusque Pepinster. Ici un service de voitures avec des chevaux me conduisait à Trooz où je prenais le tram pour Liège.

J'arrivais supposons sur le boulevard d'Avroy où j'avais rendez-vous à 12 h 30. Je rencontrais mon homme ; une poignée de main et j'étais débarrassé de ma boîte d'allumettes et de mes soucis.

Il y avait évidemment du danger car le service de contre-espionnage allemand et la police allemande avaient toutes facilités pour faire des contrôles et nous repérer.

C'est ainsi que les Allemands faisaient rouler un seul train de voyageurs que pouvaient utiliser les civils belges. Il y en avait naturellement très peu et c'était se faire trop remarquer. Je ne l'ai pris que deux fois. La seconde fois à Liège, les voyageurs étaient dirigés non pas vers la sortie mais par le poste de police. Comme je me méfiais, je jetais ma boîte d'allumettes sous la banquette et je passais aussi par les policiers allemands qui interrogeaient tout le monde, fouillaient et en faisaient déshabiller beaucoup et certains complètement. Ils fouillaient tout, même dans la bouche et dans le derrière. Dans la bouche, les rapports étaient dans une petite boule de fin caoutchouc et on pouvait en cas de danger l'avaler, mais c'était une grosse pilule. Dans le derrière, pas moyen de s'en débarrasser!

Parfois, nous constatons que l'ennemi resserrait sa surveillance ; je prenais alors un itinéraire presque impossible.

Après avoir marché 25 km de Trois-Ponts à Liège, j'allais en tram jusque Pepinster. Et ici je montais sur Wegnez par des vieux chemins, je passais en dessous d'Olne, Saint-Hadelin, Ayeneux et Fléron où je prenais le tram ; voilà encore près de 18 km. Je me demande maintenant comment je pouvais faire à pied autant de kilomètres car je revenais la plupart du temps de la même manière. Habituellement, je

marchais mes cinquante kilomètres par jour et plus.

Je devais aussi aller à Bastogne, Libramont et Trois-Vierges, parfois pour trouver un nouvel agent.

Nous avons étudié et essayé tous les systèmes pour dissimuler nos rapports si importants ; c'est encore la boîte d'allumettes que nous trouvions le plus pratique. Mais je n'étais tranquille que quand j'en étais débarrassé.

Partant de Trois-Ponts à 4 heures du matin pour être au rendez-vous à 12 h. 30, je rentrais à Trois-Ponts par le même chemin pour ne pas me faire remarquer. Cela me faisait de 50 à 60 km à pied. Pour une journée, c'était une dure. Et cela trois fois par semaine !

Comme nous avions aussi des postes d'observation à Gouvy, à Bastogne, à Libramont, à Virton et un peu à Carignan (France) – car ce dernier n'a pas pu fonctionner longtemps –, et bien tous ces rapports arrivaient chez nous à Trois-Ponts et, dans la même boîte d'allumettes, repartaient ! Nous les portions à Liège. C'est à peine croyable !

Comment aboutissaient-ils à bon port ? Et il y en avait beaucoup, vu que le service complet comptait 180 personnes. Nous travaillions donc pour le War Office anglais (Ministère de la Guerre).

Arrivé à Liège à 12 h 30, le paquet de rapports passait en Hollande de la manière suivante : un courrier continuait immédiatement par le tram vicinal Liège-Tongres-Lanaeken et là-bas, au bord de la Meuse, au moyen d'une arbalète, on lançait le tout de l'autre côté de la Meuse c'est-à-dire en Hollande. D'autres fois, un homme passait la Meuse à la nage. Ensuite, de Maastricht les choses intéressantes ou urgentes étaient télégraphiées à Londres.

Par la suite, un courrier portait le paquet de rapports de Liège à Hognoul au-dessus d'Ans pour le tram de 2 heures Flexhe-le-Haut-Clocher-Maastricht.

Les employés du tram dévissaient la plaque du coffre-fort dans leur fourgon, déposaient les documents et remettaient la plaque en place. À la frontière hollandaise, seuls le fourgon et la machine allaient en Hollande et là-bas un de nos agents retirait le paquet. Cela n'avait jamais raté.

Comme la surveillance ne pouvait pas avoir d'interruption, il fallait nécessairement être secondé. Aussi Mimie est allée différentes fois comme courrier à Liège porter les documents.

Et nous le faisons tous de bon cœur pour aider nos soldats qui lut-

taient et se faisaient tuer là-bas sur l'Yser.

III

J'ai toujours hésité et reculé à écrire mes mémoires de la guerre 1914-1918 parce que cela m'aurait remis en mémoire des souvenirs très pénibles de toutes les souffrances morales et physiques que nous avons endurées Mimie et moi. Je ne cache pas qu'en écrivant, j'ai souvent versé plus d'une larme.

Quand je pense à mon papa, à ma maman! Ils habitaient Trois-Ponts, route de Coo, jusqu'en 1915, moment auquel ils sont allés habiter Verviers à l'École Moyenne, rue des Écoles. La tante Ninie était concierge et la directrice avait mis un appartement à la disposition de mes parents. C'est là que mon père est mort alors que j'étais en prison en Allemagne le 19 mars 1917. Je l'ai appris un an plus tard par une lettre de ma mère.

IV

Il fallait déjouer la surveillance des Allemands qui cherchaient et étaient toujours aux aguets. C'est pourquoi je changeais souvent de chemin pour me rendre au rendez-vous à Liège.

Je me souviens qu'un jour je partais vers Tiège par la route de Stavelot; c'était la bonne saison car il faisait déjà chaud à 5 heures du matin et j'étais presque à Stavelot, lorsque je constate que ma boîte d'allumettes n'est plus dans ma poche. J'ai beau retourner toutes mes doublures, ... disparue et pourtant je l'avais en partant. Il faut bien prendre une décision; je songe qu'elle était peut-être tombée en sortant mon mouchoir.

Je fais demi-tour et en marchant doucement je cherche la tête baisée. À cette heure matinale, il n'y a pas grande circulation. Et pourtant un homme me rejoint venant de Stavelot. Comme il porte un gros sac sur ses épaules, on parle et je l'aide au transport de son sac. Nous le portons entre nous... Et entre le pont de petit Spay et le moulin Liffrange, que vois-je au milieu de la route?... Oui! ma précieuse boîte d'allumettes. Mais j'ai perdu une bonne heure et n'arriverai plus à l'heure à Liège place de Fragnée. Ma décision est vite prise: je vole chez Henri Petit, la maison au pied de l'église (actuellement la salle des fêtes).

Je le presse d'atteler vite son cheval à sa carriole et de me conduire

en vitesse à Spa. Et nous voilà au galop sur la route de Coo, Roanne Coo par la gare, Moulin du Ruy, Bérinzen, la Géronstère, Spa.

De cette façon, j'ai pu arriver à temps à Liège et j'étais heureux car le soir même nos alliés connaîtraient la situation des mouvements de troupes ennemies dans l'est et le sud du pays.

Voici un nouvel incident qui aurait pu être grave et désastreux. Je pense que nous étions en été 1915. Voilà qu'arrive une dame avec un petit garçon de neuf ans : M^{me} Lovinfosse avec Marc, envoyée par le bourgmestre de Trois-Ponts et recommandée par une lettre d'un échevin de la ville de Bruxelles... Elle vient à l'hôtel comme pensionnaire. Et nous nous souvenons encore avec plaisir du petit garçon Marc qui était très intelligent et déluré, un vrai petit Bruxellois dans le genre du petit Paul que maman a eu en pension.

La dame cherchait des renseignements sur les Allemands et elle avait des rapports avec un boulanger Zégels de la rue de Mangombroux à Verviers. Nous n'avons jamais connu le rôle qu'elle jouait ; on s'en méfiait.

Mais un beau jour, elle est partie et un mois après elle n'était toujours pas revenue. Mais nous avons encore le petit Marc. Comme elle avait parlé un jour de ce boulanger de Verviers, en allant à Liège, je suis passé par là et chez Zégels on la connaissait et ils voulaient bien se charger de rapatrier notre Marc. Ce qui fut fait un beau jour et nous n'entendîmes plus parler de cette femme.

Après la guerre, je me suis mis en rapport avec un policier de Saint-Gilles que je connaissais qui me répondit qu'elle avait habité avenue de la Couronne puis était partie à l'étranger. Ce n'était qu'un incident de guerre.

Nous apprenions parfois que l'un ou l'autre avait été arrêté par les Allemands. Une affaire qui fit du bruit c'est le dentiste Hesse de Spa qui fut fusillé. C'est Mimie, en revenant de Liège, qui nous apprit qu'il avait été fusillé.

Mais il fallait continuer coûte que coûte car nos renseignements étaient trop précieux pour les états-majors alliés. *« Même lorsqu'il fait calme dans votre secteur, nous avait-on dit, c'est très important. »*

Le drame commence !

Nous arrivons au 17 août 1916. J'étais de service dans le comptoir au café.

Je dois une explication ; j'étais allé deux fois à Liège et je n'avais

trouvé personne au rendez-vous. Cela nous paraissait drôle mais j'étais loin de penser à ce qui allait arriver.

Tout à coup, arrivent quatre civils au café. Ils avaient tous la main droite dans la poche de leur veston. Ils me demandent : « *Erkens, c'est vous?* ». Je leur réponds « *oui* » et quatre pistolets sortent des poches. « *Allez, conduisez-nous dans votre chambre.* »

En route vers ma chambre par la cuisine où se trouvait Mimie et Odile qui se demandaient ce qui arrivait mais il était facile de voir que c'étaient des policiers allemands.

En haut, ils retournent tout et fouillent partout à la recherche de documents. Mais comme ils ne trouvent rien, ils deviennent furieux et me donnent des coups de poing et finalement me frappent à tour de bras sur la tête avec les crosses de pistolet.

Je me souviens vaguement que j'étais étendu par terre et que je ne voyais plus rien.

Et c'est ainsi que, tout à coup, je me suis relevé, j'ai bousculé un boche se trouvant devant la porte ouverte et j'ai sauté une dizaine de marches dans l'escalier et voilà les quatre policiers sur mes talons. J'ai galopé par la cave vers l'arrière de la maison où il y avait le pont sur la Salm et un sentier. Un de mes gaillards tirait déjà sur moi. Mais dans le sentier je me trouve nez à nez avec deux employés de chemin de fer allemands qui allaient à la gare.

« *Arrêtez-le!* » crient mes policiers. Alors je saute la clôture de fil et, par la petite prairie, je cours vers la vanne-écluse du bief du moulin Crémer, ceci pour atteindre la route de Vielsalm.

C'est à ce moment qu'éclate la fusillade. Comment n'ai-je pas été abattu?, je me le demande car j'entendis siffler les balles autour de moi.

Je traverse la vanne, de côté car ce n'est qu'une poutre, et là j'ai senti que j'étais touché. Je me suis affalé littéralement dans le talus. Je sentais une douleur à mon genou ainsi qu'à mon épaule gauche.

Ils m'avaient fait endosser un pardessus; il était troué en deux places. Je saignais et je n'aurais plus su continuer. Aussi mes quatre gaillards furent de suite sur moi.

Ils me traînèrent littéralement jusqu'à la Kommandantur au milieu du village et je fus enfermé dans une chambre avec une sentinelle à la porte. Après un bon moment, des soldats vinrent avec un soldat infirmier. Cet infirmier logeait précisément chez nous à la gare. Il me

mit un léger pansement au genou et m'essuya le sang à la figure.

Il était bien neuf heures du soir lorsque quatre soldats vinrent me chercher et, en m'entourant, ils me conduisirent à la gare où ils m'enfermèrent dans un wagon de marchandises. J'entendis deux soldats qui tournèrent autour toute la nuit.

À cinq heures du matin, six soldats ouvrent le wagon et me font monter dans le train pour Liège qui partait vers cinq heures. J'ai pu entrevoir mon compagnon Urbain Deprez qui partait par le même train.

Nous arrivons à Liège et au lieu de nous y arrêter, nous sommes conduits vers un autre train.

Et lorsque roule le train, je comprends que nous passons les tunnels de la ligne vers le Palais, mais c'est vers quatre heures de l'après-midi que nous arrivons à Hasselt; il en fallut du temps!

Conduit à la prison de Hasselt, les grilles se referment sur moi et me voilà en cellule.

J'y ai tout le temps de réfléchir à ma situation et je me demande si je reverrai encore ma Mimie et ma famille. J'avoue que je n'étais pas très rassuré.

Entré à la prison de Hasselt le 18 août 1916, je l'ai quittée le 6 décembre de la même année.

Mon séjour à la prison de Hasselt

Dans ma cellule, il y avait un métier à tisser, une grande machine en bois que les prisonniers belges utilisent en temps de paix pour tisser je ne sais quoi.

Mais nous, on ne fait rien ou plutôt, on attend. Et le soir, on a toujours des douzaines de souris qui courent partout, des petites, des grosses et c'est curieux comme elles grimpent les murs aussi facilement que nous marchons sur la terre. Je les observais tous les soirs et je souhaitais devenir une souris pour pouvoir m'échapper d'ici.

Mais ils nous tenaient et je ne me souviens plus combien de fois on est venu me chercher pour me faire parler et les renseigner sur tout ce qui les aurait intéressé pour pouvoir démanteler tout le service de renseignements. Celui-ci comptait, au complet, près de 180 agents pour toute la Belgique. Ils en tenaient 24. Comme ils n'étaient pas plus bêtes que nous, ils voyaient bien qu'ils n'avaient pas tout. Aussi en avons-nous reçu des coups et des gifles des policiers boches qui nous questionnaient et nous torturaient de toutes les façons!

Heureusement, le chiffre de 24 ne fut pas dépassé, malgré que, quand ils devenaient furieux, ils nous écrasaient leurs cigarettes sur les mains.

Enfin, après au moins trois semaines de ce jeu, cela diminua et ils finirent par me laisser tranquille. On arrivait au mois d'octobre.

Et mon dernier rapport était toujours demeuré à Trois-Ponts, caché dans une fente du tapis au salon. Si les boches l'avaient trouvé, je ne serais pas ici.

La prison comportait plusieurs petites cours. On commençait (si l'on peut dire) à s'habituer au métier!

Je grimpais sur mon lit que je devais replier chaque matin et je pouvais jeter un coup d'œil par la petite fenêtre. Je voyais aussi dans la cour.

Un jour, je vois un prisonnier se promenant en rond. L'on ne pouvait pas se parler car je me serais fait prendre tout de suite. Il me faisait des signes. J'ai su par après qu'il était de Hasselt; son nom: Joseph Mingaert.

Le soir, on entendait parfois l'un ou l'autre qui échangeait quelques mots par les fenêtres.

À côté de moi, la cellule suivante était occupée par Liévin Van Hof-felen (vitraux d'art, rue du Plan à Liège). Il a été fusillé, le pauvre! Nous parlions parfois par la fenêtre. Il avait deux fils de dix et douze ans. Il m'en parlait toujours avec une peine infinie ainsi que de sa femme, Céline. Après la guerre, nous avons été voir sa femme avec Émilie. De ma cellule, j'entendais ce camarade; il priait tout haut du matin au soir (ce que nous faisons tous d'ailleurs).

Je possède encore le livre de messe dans lequel j'avais inscrit un tas de chose pour Mimie en pensant bien que je ne la reverrais jamais.

Quelle vie on a eue à la prison de Hasselt depuis août 1916, septembre, octobre, novembre même. Parce que vers le 15 novembre, nous passions en conseil de guerre allemand. Il faut avoir passé par là pour s'imaginer l'horreur de notre situation.

J'avais du temps pour songer aux souffrances morales de Mimie, de mon papa et de ma maman.

Le Conseil de Guerre allemand à Hasselt

Nous voilà au 15 novembre 1916. Des soldats me disent de me préparer. Deux d'entre eux me tiennent chacun par un bras et me met-

tent un grand numéro en carton sur la poitrine: 11.

Ils me conduisent dans une cour de la prison. Il y a déjà des camarades qui sont là, encadrés chacun par deux soldats qui les tiennent par les bras.

Nous sommes vingt-quatre avec notre numéro sur la poitrine. Comme nous avons chacun deux gardiens, cela forme un groupe de septante-deux personnes. Mais ce n'est pas tout. Arrivent une cinquantaine de soldats qui entourent tout le groupe: « *Chargez les fusils!* » et l'on entend les clic-clac de tous ces fusils.

Et voilà la porte cochère de la prison qui s'ouvre à deux battants; puis tout le groupe s'avance sur le boulevard. L'on ne voit personne, ou plutôt des cavaliers sabre au clair galopent partout. Les rues transversales sont barrées par des colonnes de soldats, le fusil prêt à tirer. C'est très impressionnant et plutôt tragique.

Nous n'allons pas très loin; nous arrivons bientôt à l'entrée d'une caserne où nous nous engouffrons.

Mais quel déploiement de soldats pour quelques malheureux que nous sommes!

Nous voilà dans une salle, entourés chacun de nos deux gardiens. Contre les murs, il y a plus de cinquante soldats avec leur casque à pointe et l'arme au pied.

Le Conseil de Guerre se compose d'un général et de deux officiers comme assesseurs.

Devant eux, il y a un interprète.

Je ne me souviens plus combien de temps nous sommes demeurés ici, mais je sais que nous y vînmes encore le lendemain.

Mais cela n'a pas traîné, notre affaire était réglée depuis longtemps. Quelques questions à chacun et voilà que nous remarquons des officiers sur la droite, ce sont nos avocats. Le mien a fait une plaidoirie express, voici ce qu'il a trouvé: « *Je demande la clémence du Conseil de Guerre pour mon client Erkens...* » C'est tout. Je ne l'avais jamais vu: il n'a pas travaillé beaucoup pour trouver ça!

Nous n'en menions pas large comme l'on dit. D'autant plus que nous avons constaté que nos Allemands étaient mieux au courant que nous de toute l'affaire. Et pour cause, un Belge de Tongres s'était mis au service des boches. Il s'était introduit dans notre service de renseignements. Comment? Je ne sais, et lorsqu'il connut un nombre suffisant d'agents et de postes d'observation, il divulgua tout aux

Allemands.

Après la guerre, nous sommes allés au Palais à Liège, une instruction étant ouverte à charge de ce traître. J'ai oublié son nom et je ne me rappelle plus la suite qui fut réservée à cette affaire.

Mais le deuxième jour, nous étions à la réunion pour entendre les sentences : douze condamnations à mort, dont j'étais le onzième. Puis, des quinze ans de travaux forcés dont Urbain Deprez. Et au tribunal, je fus bien surpris d'y rencontrer Camille Piron. Il reçut un an de surveillance comme suspect.

Nous voilà donc rentrés à la prison dans nos cellules. On attend la fin, c'est-à-dire d'aller au petit jour un beau matin recevoir une douzaine de balles pour déjeuner.

La nuit, on nous laissait la lumière et par la petite lucarne de la porte, on venait voir continuellement si l'on ne cherchait pas à se pendre.

Toute une semaine, j'ai vécu dans l'angoisse et chaque matin j'écou-tais dès que le jour arrivait, si le moment était venu.

Je m'exerçais pour me tenir le mieux possible lorsque le moment arriverait de mourir. J'ai eu un jour une secousse formidable dans la poitrine : c'était mon cœur qui battait la chamade !

Des moments pareils sont impossibles à décrire et j'ai tâché de les oublier.

En fin de semaine, on vient me chercher pour aller dans un grand bureau où se tient un officier supérieur venant de Bruxelles.

Voici ce qu'il me dit : « *Le Gouverneur général de la Belgique Von Bissing a commué votre peine de mort en travaux forcés à perpétuité.* »

Ouf ! Quel soupir de soulagement !

Je suis reconduit dans ma cellule. J'étais comme un ivrogne qui a bu pendant huit jours ! Mais quel poids j'avais en moins sur la poitrine. Je l'avoue, j'étais joyeux, je retrouvais la joie de vivre et aussi l'appétit. Naturellement – on est toujours égoïste dans la vie –, j'étais heureux d'échapper au peloton d'exécution. J'avais l'espoir de revoir ma femme, mon papa, ma maman, mais j'oubliais les dix malheureux dans les cellules voisines qui eux n'étaient pas graciés. Et j'entendais mon voisin, Liévin van Hoffelen, qui continuait inlassablement la récitation de son chapelet.

Et moi aussi j'ai beaucoup prié et j'ai remercié le bon Dieu d'une

ardente prière. J'ai toujours eu confiance en la Sainte Vierge Marie. Je suis convaincu que c'est par son intercession que j'ai échappé à la mort ce 25 novembre, jour où j'ai reçu l'information de ma condamnation commuée en perpétuité!

J'ai toujours supposé que les boches avaient fixé à 10 le nombre de condamnés à exécuter car je n'ai jamais compris comment et pourquoi j'ai échappé au peloton d'exécution. Nous étions douze condamnés à mort, moi le onzième et Joseph Wyngaert le 12^e.

LES HÉROS MARTYRS!

Vroum! Vroum! Vroum! Je m'éveille en sursaut et je comprends!...

Vers quatre heures du matin, il fait encore un peu noir; des salves répétées et dix de nos camarades sont étendus dans les cours de la prison.

Je pense bien avoir entendu des cris mais vaguement.

Je me suis mis à genoux et j'ai prié longuement pour mes dix camarades; je pense que ce fut le 27 novembre 1916.

NDLR – Cette date cause problème. En effet, le 20 novembre (et non le 27), fut exécuté Célestin WAUTERS, né à Saint-Josse-ten-Noode le 10 janvier 1873. Et c'est seulement le 16 décembre que furent exécutés les dix camarades de Jean Erkens. Etant donné qu'il avait quitté Hasselt quand eurent lieu ces exécutions, il est permis de supposer qu'il fut persuadé que ses compagnons d'infortune avaient été passés par les armes le jour où Célestin Wauters le fut.

MORTS POUR LA BELGIQUE

- Auguste JAVAUX, objets d'art, rue Saint-Paul, Liège;
- Léon DESMOTTES, né à Chappelle-à-Wattines le 26 février 1876, sergent-major au 14^e, Liège;
- Michel DUCHAMP, né à Bonnelles le 6 septembre 1887, musicien, professeur, Liège;
- Céleste BALTHAZART, industriel, Vaux-sous-Chèvremont;
- Liévin VAN HOFFELEN, né à Anvers le 19 juillet 1871, vitraux d'art, rue du Plan, Liège;
- Arnold DE MUNCK, chef-garde aux Chemins de fer, Angleur;
- Auguste COSSE, de Dorinne chef-garde aux Chemins de fer, Namur;
- Edmond HONORÉ, de Beaumont, chef-train, Fexhe-le-Haut-Clocher;

- Armand MIGUET, de Vechmaal, conducteur de tram, Fexhe-le-Haut-Clocher - Maestricht;

- Jean SEGERS, de Kinrooi, conducteur de tram, Fexhe-le-Haut-Clocher - Maestricht.

NDLR – La liste qui précède a été revue et corrigée en fonction de renseignements que nous avons pu trouver dans diverses publications et sur Internet.

La Belgique étant neutre, ne demandait qu'à vivre en paix lorsqu'en 1914, comme des sauvages et des barbares, ils se sont jetés sur notre petit pays, massacrant, pillant à Francorchamps, à Dinant, Tamines et ailleurs.

Ils ont aussi fusillé des quantités de patriotes après les avoir torturé. De toute ma vie, je n'ai jamais oublié. Je n'ai jamais pu oublier malgré que je voulais le faire.

Et plus tard, lorsque je fus libéré, je défendis toujours à Mimie de me parler de ces moments si pénibles que l'on a passé.

En villégiature dans les bagnes allemands

Ce fut le 3 décembre 1916 que je quittais la prison de Hasselt après l'horrible drame dont j'avais été acteur et témoin.

Le matin du 3 décembre, on ouvre la porte de ma cellule; on m'attache les mains ensemble au le moyen d'une chaîne cadenassée. Dans la cour, le panier à salade. C'est une voiture genre camionnette traînée par un cheval dans laquelle il y a un couloir au milieu et six cellules, trois de chaque côté. On m'y enferme et on me fourre dans mes bras un morceau de pain. Je suis assis dans mon coin et je ne sais me retourner tellement c'est étroit. Les mains restent cadenassées.

Je me souviens toujours du fameux hiver que nous avons eu en 1916. Au début de décembre, il gelait, il y avait de la neige et celle-ci est demeurée jusqu'au mois de mars. Nous avons gelé pendant les deux jours que notre voyage a duré. C'est à Liège que nous sommes restés toute une journée en gare. Nous avons reçu un morceau de pain pour notre ravitaillement, rien à boire, rien d'autre. On avait froid mais on était en vie et c'est étonnant comme on tient à la vie. J'étais devenu un forçat condamné aux travaux forcés à perpétuité. J'avais froid, je ne savais pas où j'allais ni ce qui m'attendait dans les prisons allemandes. Et bien, j'étais joyeux et j'aurais voulu chanter si les soldats n'avaient pas hurlé continuellement sur nous. Je me disais « *vous aurez certainement ma graisse (s'il m'en restait encore) mais pas ma peau!* »

Aix-la-Chapelle, le 5 décembre 1916.

On nous débarque toujours cadennassés et c'est entourés d'un groupe important de soldats, fusils chargés, que nous allons vers la prison.

C'est le matin, il ne fait pas encore très clair. Dans la rue, des jeunes gens nous lancent des boulets de neige et crient vers nous : *Ihnen die Köpfe abzuschlagen!* (Coupez-leur la tête!). Donc, de la gare d'Aix-la-Chapelle à la prison, nous étions à pied entourés d'une haie de soldats. Il y en avait dans notre groupe que je ne connaissais pas.

Arrivés à la prison d'Aix-la-Chapelle, on passe grille après grille que l'on referme derrière nous. Et me voilà en cage.

Je suis déjà un peu habitué à mon métier de prisonnier mais les cellules d'ici ne sont pas très agréables. C'est un couloir en cul de sac ; donc pas de fenêtre. Il y fait obscur et la porte est un gros grillage en treillis métallique. J'ai l'air d'un ours en cage. Dans le couloir, un gardien circule constamment et vous observe. Pour satisfaire ses besoins, on y va au commandement, deux fois par jour. On ouvre le grillage vers 9 h. le matin et vers 4 h. l'après-midi. On vous conduit dans une cellule où se trouve une grande marmite, et en avant si vous le pouvez.

On sort dix minutes dans la cour de la prison et on tourne en rond à cinq mètres de distance l'un de l'autre. Les gardiens sont au milieu, revolver au poing.

Après une dizaine de jours de séjour en cellule, voilà que l'on m'extrait de mon cachot pour me mettre dans une chambre assez grande où nous sommes une douzaine de personnes. C'est un transport de prisonniers en préparation. Je n'y connaissais personne et il y avait des Allemands avec nous comme prisonniers de droit commun, voleurs, etc...

Le soir à 7 heures, nous avons logé dans un grenier sur des paillasses.

C'est pendant les trois jours que j'ai passé dans cette chambre que lors de notre sortie de dix minutes de promenade me fut volé mon dentier de rechange qui était dans mon baluchon. J'ai eu la chance de trouver un chef en civil assez compréhensif. Lors d'une inspection, je me suis adressé à ce monsieur pour lui signaler le vol. Les gardiens ont fait des recherches chez les « Kalfakter » (ce sont des prisonniers qui font les corvées). Et mon dentier a été retrouvé dans la paille d'un prisonnier allemand.

Après Aix-la-Chapelle...

On repart ! Après quinze jours de séjour à Aix, je suis de nouveau cadenassé par les poignets, et puis c'est le panier à salade ; on va à la gare. Par voiture cellulaire on arrive à Cologne où on nous débarque. La voiture avec son cheval nous attend et nous voilà en prison à Cologne. Je suis seul, je ne connais personne. Mais ça n'est pas pour longtemps ; j'y suis demeuré cinq jours. Et j'ai un peu regretté la prison de Cologne. Les cellules étaient mieux, la soupe plus épaisse ; on en recevait une louche à midi aux rutabagas (betteraves).

Je me disais : ils ont la manie de nous faire voyager ! Mais je ne connaissais jusqu'à présent que la prison simple. Or j'étais condamné à vie aux travaux forcés. Je n'étais donc que de passage dans toutes ces prisons.

Aussi, après cinq jours de séjour à Cologne, sans rien y voir que la prison, me voilà de nouveau en voyage. Panier à salade vers la gare, la voiture cellulaire. Je sentais que je roulais le long du Rhin. Combien de temps, je ne sais, mais j'ai pu savoir qu'on avait été à Bonn. Là, décrochage et plus tard nous prenons une autre ligne. Et bientôt on arrive.

En sortant de notre voiture cellulaire, j'ai pu lire le nom de la gare : *Rheinbach*. La prison n'est pas loin. Me voilà donc à destination. C'est la prison pour condamnés aux travaux forcés. Les Allemands la dénomment : *Züchthaus* alors que la prison simple c'est la *Gefängnis*.

Les portes se sont refermées sur notre petit groupe. Mais où va-t-on ? On descend dans les caves. Les nouveaux arrivés passent toujours par là. Alors des gardiens nous fouillent complètement et je vous assure qu'ils en ont l'habitude : je n'ai plus rien des petites affaires que j'avais avec moi. Rien dans les poches, pas même un mouchoir !

Je reçois un paquet, une espèce de blouse et des sandales de la prison, avec une plaque émaillée portant un numéro 219 à accrocher sur la poitrine.

Puis, toujours dans les caves, on me fourre dans un cachot. C'est pour vous dompter dès votre arrivée. On m'avait aussi tondu les cheveux !

Au cachot, il n'y fait pas tout à fait noir, mais il n'y fait pas fort clair non plus. C'est une cellule dans laquelle il y a contre le mur une cage avec des barreaux presque aussi gros que le bras. Au mur, une planche qui se replie pendant la journée. C'est mon lit, un peu dur, mais après les journées que j'ai vécues, c'est merveilleux ! Une cruche avec de

l'eau. Me voilà dans mon chez moi. Pourvu que je n'y reste pas trop longtemps dans cette cage! J'y suis demeuré une semaine je pense.

Puis un beau matin: «*Heraùs!*». Je suis conduit par deux gardiens par de grands escaliers jusqu'au deuxième étage; une galerie et nous voilà arrivés. On ouvre une porte, je suis chez moi. Je trouve que les cellules sont bien petites en Allemagne, ce n'est qu'un étroit corridor. Il y a un lit en fer replié en trois et cela forme ma table. Une cruche avec de l'eau, puis une espèce de casserole avec un couvercle, c'est le WC.

Lorsque le lit est ouvert, je ne sais plus passer à côté tellement il fait étroit ici. J'ai l'impression d'étouffer; cela manque d'air. La fenêtre est là haut à 2 m 50 et c'est une fenêtre à bascule. Je me suis couché le premier jour et je pense avoir bien dormi; j'étais épuisé par les journées affreuses que j'avais passées à Hasselt.

Je n'ai rien fait que d'attendre et de m'ennuyer pendant les deux mois que j'ai passé ici.

J'ai beaucoup oublié, mais je me souviens qu'un soir, alors que j'étais assis sur mon lit près de la porte de la cellule, je passais mon temps avant de me coucher à écouter tous les bruits de la prison. Il y avait plusieurs gardiens qui parlaient entre eux sans que je puisse comprendre ce qu'ils se racontaient d'intéressant. Sans m'en rendre compte, je sifflotais tout doucement.

Lorsque, tout à coup, j'entends l'un d'eux qui dit: «*J'en entends un qui siffle par là. Je vais l'avoir, il ira dormir dans la 'Strafzelle'*» (c'est le cachot avec sa planche). Mais il a eu beau chercher, il ne m'a pas eu cette fois. Heureusement que je l'avais compris!

Et les jours passaient, je vivais comme un animal en cage et on ne bougeait pas de sa cellule. C'est donc cela les travaux forcés, me disais-je!

C'était un soir, je ne dormais pas, je songeais à Mimie et je me demandais ce qu'elle était devenue après l'affaire de mon arrestation; lorsque soudain il me sembla entendre parler français. Cela venait de la fenêtre là haut.

Je n'hésite pas, je replie mon lit tout doucement au risque de me faire prendre, je pose mon WC dessus et j'arrive ainsi à la fenêtre.

Mais c'est une voix que je connais, me disais-je. Je risque... et je crie:

– *C'est toi Constant?*

- *Oui*, que l'on me répond.
- *Oh ! qui est là ?*
- *C'est Jean Erkens*, que je dis.

Et voilà comment j'ai trouvé à Rheinbach un collègue de Welkenraedt : Constant DUCHAINE, marié avec deux enfants.

Le lendemain soir après dix heures, nous recommençons notre conversation et nous convenons de ne plus se risquer à la fenêtre ; c'est trop dangereux, car au même moment la porte de ma cellule s'ouvre avec fracas et deux gardiens me saisissent brutalement et me conduisent dans la cave vers la fameuse cellule. J'y ai dormi trois jours encore sur la belle planche et finis les rutabagas, pas de dîner ! J'avais une cruche d'eau et trois petites tranches d'un pain tout noir.

Enfin je suis conduit auprès du gardien-chef qui me prévient : « *Si vous recommencez, vous y resterez quinze jours et vous serez mis aux fers !* ».

Heureusement, nous avons eu le temps avec Constant DUCHAINE de nous mettre d'accord. Nous connaissions tous les deux l'alphabet morse. Cela nous a procuré des heures de distraction.

J'étais assis contre le mur ou couché lorsque mon lit était ouvert. Avec ma cuiller, je tapais tout doucement sur la paroi car il s'agissait de ne pas attirer l'attention des gardiens. Ils nous l'auraient fait payer cher. Il est curieux de constater qu'un léger choc contre un mur est très bien perçu de l'autre côté. Un point en morse sera un léger coup très court, une barre un coup plus long.

Et puis, nous avons du temps à revendre. Nous conversions ainsi des heures durant sans que nos gardiens s'en aperçoivent. Lorsqu'ils venaient voir par la lucarne, ils s'étonnaient d'avoir des prisonniers aussi sages.

Constant m'a donné des nouvelles de Welkenraedt (où j'ai habité en 1906), de sa famille que je connaissais. Il me parlait souvent de sa femme et de ses enfants : deux filles et un garçon. Son fils est devenu plus tard ingénieur et a été au Congo.

Sa fille Sylvie est mariée à un receveur des douanes. Yvonne, elle, est devenue M^{me} JEUNEJEAN et habite encore à Vielsalm où son mari a un gros commerce de machines agricoles.

Nous échangeons ainsi nos nouvelles et avons des conversations à longueur de journée.

Constant m'a raconté son affaire de Conseil de Guerre allemand.

C'est à Namur qu'il est passé devant le tribunal des boches et a été aussi condamné à mort. Il a comme moi échappé par miracle. Je ne sais plus combien de personnes ont été fusillées dans son service de renseignements. Son beau-frère, que je connaissais de Welkenraedt, avait été arrêté avec lui et avait écopé de quinze ans de travaux forcés.

Nous étions donc mon ami Constant et moi condamnés tous deux aux travaux forcés à perpétuité.

Et ces fameux travaux forcés n'avaient pas l'air trop durs vu que jusqu'à présent nous ne faisons rien. Il est vrai qu'avec la nourriture que nous recevions, nous n'aurions pu faire de grands travaux.

Le matin : un demi-litre de café fait avec des marrons moulus, avec un morceau de pain noir aux pommes de terre et d'autres choses encore mais il était infect. Cela représentait une bonne demi-tranche.

À midi, c'était trois quart de litre de soupe, c'est-à-dire de l'eau avec des morceaux de rutabagas qui flottaient dedans. C'est tout.

Le soir, un demi-litre de la même soupe.

Et les jours passaient l'un après l'autre avec la même monotonie. Nous avions confiance et l'on se soutenait l'un l'autre sans se voir car nous ne sortions pas de notre cellule.

On était finalement en février 1917 et un jour un gardien me passe par le trou du guichet une feuille de papier et une enveloppe. Je pouvais écrire une lettre chez moi !

Quelle joie ! J'allais pouvoir donner de mes bonnes nouvelles à Mimie.

C'est de bon cœur que je me suis mis à écrire ma lettre à ma femme. Elle la fera voir à mes parents me disais-je tout joyeux.

Lettre de Jean ERKENS-BIHAIN à sa famille, le 7 janvier 1917

Chers parents et chère femme,

Je suppose que vous aurez mes correspondances précédentes du 1^{er} janvier, une carte et une lettre dans laquelle je vous demande des colis. Seulement je pars jeudi pour une autre prison dont l'adresse est ci-dessous et je vous prie de m'y envoyer un ou deux paquets au reçu de la présente car si vous avez déjà fait expédier des autres, quand les aurais-je, Dieu le sait ! Ma santé est bonne et mon courage aussi, je vous en souhaite autant qu'à moi. Et j'espère que vous allez tous bien, papa, maman, Émilie, tante.

Envoyez-moi aussi des journaux.

Ma chère femme, soit courageuse, je pense et je prie pour toi. Je travaille parfois mais j'ai beaucoup de courage. Espère et écris-moi souvent. Je t'embrasse de tout cœur.

J'écrirai quand je serai arrivé là-bas.

Je vous embrasse tous de bien loin.

Strafanstalt, Cassel. Ton mari et votre fils, Jean Erkens.

Chère femme, je t'embrasse bien fort.

Le lendemain, le gardien me reprenait ma correspondance. Elle devait passer à la censure de la prison et aussi à la censure militaire.

J'ai eu d'autres incidents pendant mon séjour à Rheinbach, mais j'ai beaucoup oublié. J'écris ceci à septante-trois ans et en 1917, j'en avais trente!

Je suis retourné à la prison de Rheinbach en 1923 ou 1924. À cette époque, j'étais chef de station sur la ligne de Montjoie. J'avais une moto Harley-Davidson avec side-car. Mon ami Emile DELHAYE était chef de station à Raeren et Constant DUCHAINE, chef de station à Sourbrodt (camp d'Elsenborn).

Un jour, je leur propose d'aller revoir la prison de Rheinbach. À cette époque, nous occupions la Rhénanie; nous étions les maîtres. Les soldats belges occupaient Aix-la-Chapelle.

À Rheinbach, nous avons fait le tour des murs de la prison et avons même bavardé avec deux gardiens leur rappelant le beau temps de la guerre. Nous aurions bien voulu revoir ceux qui nous avaient le plus tourmenté pendant que nous étions sous leur dépendance.

Je quitte Rheinbach.

Je suis demeuré environ deux mois à la prison de Rheinbach. C'est pour cela que nous étions dans de si petites cellules et que nous ne fissions rien sans sortie. Nous étions toujours de passage.

Un beau matin: «*Heraus!*» (*Dehors, vous changez!*). Et que vois-je? Mon ami Constant devant la porte de sa cellule. On nous réunit: une chaîne cadennassée nous tient nos deux bras ensemble. Quelle chance que je me dis d'être avec lui! Il a une barbe et je le trouve bien maigre! Naturellement, il pense certainement la même chose de moi. Six mois sans me raser!

Nous allons à la gare de Rheinbach où une voiture de prisonniers nous attend et nous sommes accrochés à un train.

Je crois que nous avons encore bien voyagé pendant deux jours pour échouer à Cassel-Wehlheiden dans le duché de Hessen-Nassau.

Il fait noir lorsque nous arrivons à destination. La prison est là : nous voilà en cellule et, tenez-vous bien, nous sommes à trois dans une petite cellule d'une personne.

Je suis avec Constant et un Liégeois DUCHAMP, boulanger du côté de Rocourt. C'est le frère de DUCHAMP le professeur qui a été fusillé à Hasselt.

On a chacun sa paillasse de copeaux de bois.

Nous allons bientôt connaître le supplice de la faim.

Et nous voilà installés à Cassel. J'y suis demeuré près d'un an et demi.

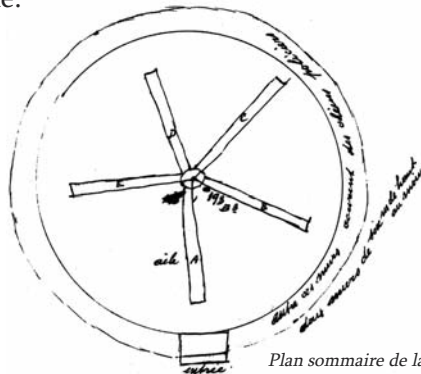
Au bout de quelques jours, nouveau remaniement dans les cellules et Duchamp est remplacé par un autre Liégeois, Léon BOVY.

Dès le lendemain de notre arrivée à Cassel, on nous enlève toutes nos petites affaires, on nous rase encore la tête et nous avons une belle tenue : un pantalon couleur jaune-sale et une veste brune avec la plaque réglementaire en émaillé. J'ai le n° 193 B³ (B : le bâtiment ; 3 : l'étage).

La prison est très grande : cinq ailes en forme d'étoile.

Chaque aile possède quatre étages, et la prison peut recevoir neuf cent prisonniers en cellule.

Mais il y en a beaucoup plus, vu qu'il y a de nombreux étrangers en plus des Allemands. C'est aussi pourquoi nous sommes à trois dans une petite cellule.



Plan sommaire de la prison de Cassel.

Le 193 B³ est situé dans le fond de l'étoile et, de ce fait, pas de soleil du tout et très peu de lumière. J'y suis demeuré plus d'un an ; les murs étaient humides.

Au premier abord, on est heureux de ne pas être seul, toujours seul. D'un autre côté, lorsque notre paillasse est étendue, plus moyen de se remuer, et puis le manque d'air, on étouffe et puis le WC (la petite casserole) ; la cellule empeste toute la journée, d'autant plus qu'avec le régime de famine que nous subissons, la dysenterie nous fait souffrir horriblement.

Le menu est le même chaque jour. Le matin : une demi-tranche de pain tout noir aux pommes de terre ou betteraves, Dieu le sait. Et un demi-litre de café aux marrons sauvages. On est heureux lorsque l'on attrape un fond dans le bol ; on le met sur son pain. L'estomac crie famine et j'ai des crampes. Je me dis un jour : ce n'est pas ce petit morceau de pain qui te sauvera la vie et une fois je décide que je ne déjeunerai plus que tous les trois jours ; aussi, je mets le matin ma tranche sur ma planchette. Le troisième jour, j'avais trois morceaux de pain pour mon déjeuner ! Je n'en dirai pas plus...

L'avant-midi paraissait interminable ; on attendait la soupe de midi. On avait droit à trois quarts de litre de bonne soupe aux rutabagas, mais bientôt plus de rutabagas, et nous reçûmes du potage aux betteraves blanches sans aucun goût. On attendait près de la porte et la mesure nous arrivait par l'ouverture d'une trappe dans la porte.

Nous nous regardions comme des animaux qui attendent leur pitance ; nos yeux étaient enfoncés dans la tête et cernés, bleutés, on ne tenait plus sur ses jambes vu notre faiblesse.

Le soir, nous avions un bon souper : un demi-litre d'eau chaude avec trois rondelles de betteraves flottant par-dessus. Après cela, nous devions résister jusqu'au lendemain matin.

Un jour, pour dîner nous reçûmes (*je m'énerve moi-même en écrivant toutes ces choses*) une louche d'eau chaude avec trois petits pois dans le fond.

On se regardait d'une drôle de manière ! Mais ce ne fut pas tout. Voilà que tout d'un coup, on entend par toute la prison tambouriner sur les portes et des cris : assassins, bandits, tuez-nous tout de suite. Nous avons fait de même. Quelques-uns ont été pris et certainement mis au cachot.

Mais un jour, nous constatons que notre paillasse est faite de copeaux de bois ! Oh ! quelle joie ! Nous avons là une belle réserve de vi-

vres. Et on se met de suite à mâcher du bois. Seulement, il y avait un inconvénient : essayez une fois de manger du bois ! Nous avons beau mastiquer toute la journée, cela ne voulait pas s'amollir et on ne pouvait l'avalier. Encore une désillusion de plus !

Parfois je parvenais, en étant aidé par Constant, à grimper sur les épaules du petit Léon Bovy. J'arrivais ainsi presque à la fenêtre et je tâchais de respirer un peu d'air pur.

Nous sortions chaque jour dix minutes dans la cour. Des gardes armés, il y en avait partout et à dix mètres l'un de l'autre, on devait tourner en rond sur une piste surhaussée de cinquante centimètres. En sortant ou en rentrant, nous devions nous mettre la figure contre notre porte sans bouger ni parler jusqu'à ce que les gardiens viennent nous enfermer.

Mais lors de notre sortie quotidienne, notre premier souci était de chercher si on ne voyait rien de comestible. Nous avons déjà trouvé parfois des vieilles feuilles de choux que l'on avait piétinées durant Dieu sait combien de jours ! On essayait de les ramasser sans être vu des gardiens et on les mettait dans sa soupe.

Par après, quand on pouvait arracher une poignée d'herbe, on en faisait autant. Je n'ai pas pu en manger beaucoup ; mon estomac n'en voulait pas et j'étais malade. Le petit Léon Bovy avait meilleur estomac : il a mangé de l'herbe comme une véritable vache !

Un règlement était affiché dans chaque cellule. Je ne me souviens plus de tous les articles sauf pour les cas de désobéissances : les fers aux pieds et aux mains et les coups de bâtons pouvant aller jusqu'à cinquante coups.

On a décapité deux prisonniers pendant notre séjour à Cassel. Cela se faisait à la hache. Nous ne l'avons appris que plus tard.

Mais nous sommes aux travaux forcés ! Et le voici notre travail qui arrive un beau matin avec les instructions.

Chacun reçoit un petit sac de grains à trier convenablement. *« Si vous n'avez pas terminé pour le soir, vous n'aurez pas à souper et attention de remettre le poids exact ! »*

On en a quand même sucé un petit peu mais ils étaient encore trop durs. Décidément, pas de chance !

Cela a duré quelques jours, ce travail de triage, puis nous n'avons plus rien fait.

Longtemps après, on nous a conduits dans une cour où se trouvaient une quinzaine de prisonniers avec trois gardiens. Il y avait un gros tas de petits bois découpés, puis de grosses souches et de grosses racines que nous devions découper. Nous n'avions même pas la force de lever les cognées et les haches. On sciait comme l'on pouvait. Puis, d'après les gardiens, ceux qui mettaient de la mauvaise volonté étaient conduits en cave et comparaissaient devant le gardien-chef.

Sans doute le bois a-t-il manqué ou bien a-t-on mis une autre équipe de prisonniers, toujours est-il que nous avons abandonné le chantier et sommes demeurés en cellule.

Voilà que le vendredi on commence à nous servir de la bonne soupe au poisson pour dîner. Elle était plus épaisse et l'on était si content, vu que nous n'avions que de l'eau pour nourriture. Mais, mais, mais... Seulement, elle avait tellement bon goût, avec un parfum délicieux, que, chaque fois, lorsque je voulais en avaler deux ou trois cuillers afin de me sauver la vie, je remettais chaque fois le tout. J'appréhendais de voir arriver le vendredi car c'était toujours la même chose.

Nous voilà arrivé au vendredi 19 mars 1917, le jour de la fameuse soupe aux poissons avariés. J'en ai mangé seulement quelques cuillers. Peu après, je commence mes vomissements habituels, mais cela n'en finissait pas. J'ai continué toute la nuit suivante à me tortiller sur ma paillasse malgré que je n'avais plus rien dans l'estomac.

Mes deux compagnons me l'ont dit par après : ils pensaient bien que je ne passerais pas la nuit tellement j'étais à bout. C'était d'ailleurs bien mon avis aussi. Le lendemain matin, j'étais dans un bel état de faiblesse. Mais pour les Allemands, cela n'avait pas d'importance : un de plus ou de moins !

Curieuse coïncidence ou bien intuition à distance : le 19 mars 1917, mon père mourrait à Verviers. Je n'ai jamais oublié cette journée.

Et pourtant j'ai pu surmonter tout cela. Telle était la force de volonté : tenir jusqu'au bout pour voir la fin de cette maudite guerre et revoir ma femme et mes parents.

Je dois ajouter que lorsque l'on souffre de la faim, la nuit on rêve, et c'était mon cas. Je rêvais de banquets somptueux, je nageais dans la tarte et les gâteaux !

On se disait : « *Si au moins on avait des nouvelles de sa famille et si nous pouvions recevoir un bon colis de vivres !* ».

Nous avons dû attendre six mois pour cela.

Je reviens sur mes deux camarades de cellule : Constant DUCHAINE, condamné à mort à Namur, puis Léon BOVY, également condamné à mort à Hasselt dans un service de renseignements militaire français. Son beau-frère Amédée GILKINET, professeur, a été fusillé. Cela se passait également vers novembre 1916.

Strafanstalt Kassel Wehlheiden

ERKENS JOHANN

Entrée: le 27 février 1917

Sortie: à perpétuité

Un carton fixé sur la porte renseignait celui qui passait devant notre cellule.

Heureusement, le moral reprenait le dessus et, malgré la soupe aux poissons, j'étais encore en vie. Naturellement, nous étions comme des fantômes et, suite à notre faiblesse, nous avions froid.

Nous eûmes l'idée de réunir nos trois paillasses en un seul lit. Nous nous serrions l'un contre l'autre pour nous réchauffer.

Nous avions par contre des moments de distraction: c'est lorsque, pour passer le temps, chacun racontait un souvenir ou une histoire gaie. Cela valait mieux que de toujours demeurer plongé dans ses pensées personnelles.

Voici une histoire vraie ayant eu pour théâtre la gare de Sterpenich (frontière avec le Grand-Duché).

Constant s'y trouvait comme employé en 1909. L'on y manipulait beaucoup de colis venant de l'étranger, ceci surtout pour les dédouaner.

Un jour arrive une grande dame-Jeanne de kwetch (alcool du Grand-Duché). Cette dame-Jeanne était adressée au roi Léopold II à Bruxelles. Elle n'alla pas plus loin que Sterpenich. Et elle disparut dans cette gare.

... Recherches, enquêtes, rien n'y fit. Plus de dame-Jeanne! Paraît qu'on a commandé une nouvelle en remplacement.

Mais voici la suite.

Le chef de gare était convaincu qu'il y avait un ou des voleurs dans son personnel. Aussi, surveillait-il spécialement ses agents. Et tout d'un coup, il remarque que certains de ses ouvriers étaient souvent soûls. Et cela arrivait chaque fois qu'ils étaient allés aux latrines. C'est ce qui fit découvrir le pot aux roses!

La fameuse dame-Jeanne se trouvait dans la citerne des WC; elle pendait au couvercle. Et chaque fois que les ouvriers allaient boire un coup, ils n'avaient que de lever ce couvercle pour soulager la bouteille!...

Notre calvaire de la faim va bientôt finir!

Dans les cellules voisines, il y avait d'autres Belges et aussi des Français. De ces derniers, je citerai un homme de Sedan. Il y avait M. Pasquier des environs de Rethel.

Des quantités de Belges: Gillis, chef de station à Heverlee; Capart, ingénieur à Loverval; l'abbé Ley, curé à Battincourt, près d'Athus; et d'autres.

Voilà qu'on nous apporte une feuille de papier avec une enveloppe. Nous pouvons écrire une lettre par mois.

Nous n'avons toujours reçu aucune réponse de la lettre écrite à Reinbach.

MIMIE

*Quand nous avons unis nos destinées,
Nous pensions bien ne nous quitter jamais,
Et nous aurions fait un accueil mauvais
À qui nous eut prédit ces trois années!*

*Et pourtant c'est la troisième qui sonne
Et nul ne sait si ce sera la fin!
Où mes désirs vers toi tendent en vain,
Où je te cherche et ne trouve personne!*

*En l'aimant, pense à ton Jean sans souffrance
Plus tôt plus tard une heure doit venir
Qui de nouveau nous saura réunir.
Et nous rendra notre douce existence.*

*Et repassant la douloureuse étape,
Nous goûterons le bonheur d'autant mieux
Et le tiendrons si bien entre nous deux
Qu'il n'y aura chance qu'il nous échappe.*

Ton Jean

Cassel W. le 27 avril 1918.

M^{me} J. ERKENS – Trois-Ponts – Belgique

Nous arrivons ainsi peut-être aux environs d'avril-mai 1917. Et une rumeur circule dans la prison : on a appris en France la situation épouvantable des condamnés dans les prisons allemandes. Et des représailles sont faites sur des prisonniers allemands détenus par les alliés, ceci jusqu'à ce que les boches veuillent bien traiter plus humainement les hommes en leur pouvoir.

Il y a certainement eu quelque chose parce que nos gardiens sont devenus moins sévères ; la discipline s'est relâchée quelque peu. Des prisonniers, occupés comme domestiques, avaient certaines possibilités d'être renseignés. Il paraît que bientôt nous pourrions recevoir un colis par mois et en plus une ration de biscuits militaires comme nos soldats prisonniers en recevaient dans les camps.

Si nous avons toutes ces belles choses, nous serions sauvés et l'on reprit encore plus d'espoir.

C'est après ces bonnes nouvelles que nous décidons : « le premier recevant un colis le partagera en trois parts égales ».

Et lorsqu'un beau jour :

— Léon BOVY : « *ein Paket* ».

Il reçoit un petit colis postal envoyé par sa femme.

Nous l'avons porté en triomphe dans la cellule. On a ouvert le colis : il contenait une écharpe en laine ! On en a tiré une de tête ! On avait tellement faim.

Le pauvre Léon Bovy s'est effondré en pleurant comme un enfant. Nous avons essayé de l'encourager autant que possible. Si un paquet était arrivé, nous en recevions certainement encore d'autres.

Puis cela s'est amélioré. Je recevais de petits colis postaux de Mimie. Naturellement, le pain était moisi et immangeable !

À Trois-Ponts, Mimie recevait sa ration de farine chaque semaine. De connivence avec le bourgmestre Lejeune, elle recevait une ration supplémentaire pour pouvoir me faire des petits paquets que je recevais parfois : ceux qui étaient immangeables !

Les élèves de l'école communale de Trois-Ponts recevaient un petit pain à l'école. Un enfant, Oscar PAULY, remettait parfois son petit pain à Mimie pour l'envoyer aux prisonniers. Malheureusement, je ne me souviens pas en avoir reçu un seul.

Enfin, plus tard, on a reçu un colis de Suisse. Puis les biscuits sont arrivés. Nous recevions une ration de trente biscuits pour un mois.

La discipline aussi s'était relâchée. Nous avons donc tout lieu de

supposer que les représailles en France sur les prisonniers allemands produisaient leur effet.

Un jour, alors que nous n'avions pas encore reçu de colis, voilà que l'on vient nous chercher. C'était pour travailler à la cave.

Nous étions devenus aides-cuisiniers.

Voici en quoi consistait notre besogne : nous étions dans une cave devant un tas de confiture, littéralement ! C'était des betteraves pourries que nous devions nettoyer pour en extraire ce qui demeurait de bon. Et avec cela, on nous faisait notre dîner, la bonne soupe.

Nous étions contents : nous pouvions manger de temps en temps un morceau de betterave.

Mais, d'un autre côté, un changement survint aussi. On nous fait déménager dans une autre aile. Nous sommes séparés, chacun dans sa cellule. Pour l'hygiène et la place, je suis heureux d'avoir ma cellule car nous nous retrouvons quand même chaque matin à la cave.

C'est ici que j'ai rencontré un compagnon de captivité provenant de Warre/Tohogne. Il était employé au téléphone à Liège, rue de l'Université : Ernest MATERNE, un brave garçon très intelligent. Le malheureux est demeuré à Cassel. Devenu tuberculeux, un jour nous l'avons entendu crier dans sa cellule : il crachait tout son sang. Nous ne l'avons plus revu.

À mon retour, je suis passé chez ses parents, rue Henri Maus, à Liège. Je connaissais son père, chef de brigade au téléphone. Inutile d'insister sur la peine de ces pauvres vieux.

Je revenais de Vilvorde et je me souviens encore de la maman Marnette qui m'a lavé les pieds lors de mon passage vers le 30 novembre 1918.

À la cave, nous travaillons avec d'autres prisonniers allemands, des « droits communs », c'est-à-dire des bandits, des assassins, des voleurs.

Vers 1902, j'avais lu dans nos journaux un drame qui s'était déroulé à Saverne en Alsace. Des soldats s'étaient entretués. Ici à Cassel, j'ai rencontré un de ceux-ci. À cette époque, l'Alsace et la Lorraine étaient allemandes.

Les Allemands s'appelaient entre eux « collègue ». Nous étions donc des collègues pour eux. Celui-ci avait été condamné à vingt ans pour meurtre. Il était aux travaux forcés depuis quinze ans. Etant marié, il nous parlait de sa femme et espérait être bientôt libéré.

Dans les prisonniers, les gardiens se choisissaient parfois des do-

mestiques et un groupe de six ou huit prisonniers au travail avait toujours son responsable.

Notre chef de groupe était un vieux forçat de près de septante ans, c'était notre « *Kalfakter* ». Il avait été condamné à mort, gracié à perpétuité et il y avait trente ans qu'il était au bagne. Il aurait pu peut-être sortir mais la prison l'avait tellement abruti. L'on disait qu'il refusait sa libération.

Avec cela, c'était une vraie canaille; il ne fallait jamais le contrarier, il vous aurait donné le coup de grâce tout naturellement.

Je ne sais plus ce que j'ai pu lui dire un jour que nous étions occupés à nettoyer des betteraves. Mais ne voilà-t-il pas qu'il court vers moi son couteau levé. Heureusement, j'ai réussi à prendre son poignet et nous avons roulé à terre. J'ai pu le tenir jusqu'à l'arrivée d'un gardien.

J'ai encore eu de la chance de ne pas être puni.

Hans HALZHEIMER de Francfort, c'est le seul nom de forçat dont je me rappelle. Il était condamné à dix ans. On travaillait ensemble, comme je parlais l'allemand.

Un jour il me dit: « *C'est dommage que tu as une si forte condamnation; nous aurions essayé de travailler ensemble dans un « Kommando », nous aurions filé tous les deux et je t'aurais fait de faux papiers. Toi, me dit-il, il n'y a personne à dire que tu n'es pas Allemand.* »

Seulement, cela ne pouvait aller parce que les « *Kommandos* », composés de prisonniers allant travailler dehors sur les routes et sur les voies de chemin de fer, ne comprenaient que des condamnés à deux ans maximum.

Par après, nous avons quitté la cave et avons été remis en cellule. J'étais seul et j'ai perdu tous mes compagnons de vue. Il ne pouvait donc plus être question de partager les colis lorsqu'ils arrivaient.

Mais la situation allait s'améliorer; la discipline n'était plus aussi sévère.

L'on parvenait même parfois à causer entre prisonnier par la fenêtre.

Parfois, l'on était pris, parce que pour arriver à la fenêtre il fallait replier le lit-table et mettre le WC dessus. Deux fois la porte de ma cellule s'est ouverte et j'ai été passé trois jours sur la planche dans la cave.

Mais c'était tellement tentant de parler avec d'autres prisonniers ; on faisait de nouvelles connaissances et parfois on apprenait certaines nouvelles.

C'est par la fenêtre que j'ai appris la distribution prochaine de la ration de biscuits comme les soldats dans les camps.

Dans la même aile de bâtiment, l'on se causait sans se voir mais on pouvait se passer des billets et même certaines choses, du fil par exemple, de ceux travaillant au tailleur en cellule. Il y avait tous les corps de métier en cellule dans cette prison de travaux forcés.

Dans chaque cellule, il se trouvait un jonc de 40 centimètres environ. Je me demande encore actuellement à quoi il pouvait bien servir.

Eh bien, nous en avons trouvé l'usage ; un fil attaché au jonc avec le papier ou ce que l'on avait à faire parvenir à un copain, même éloigné, servait à l'opération de transmission.

Si c'était pour l'étage plus bas, je laissais pendre mon fil ; le prisonnier en dessous le saisissait et le transmettait plus loin en balançant le fil. Au moment où il passait devant la fenêtre suivante, le prisonnier poussait sa baguette dehors et parvenait à saisir l'objet à transmettre. On pouvait ainsi communiquer pratiquement partout.

Même des camarades de baigne se passaient certaines choses d'une aile à l'autre.

Et c'était amusant ! Il fallait parfois des heures entières pour se passer une bêtise.

Et je vous prie de croire qu'il y avait de nombreux prisonniers aux fenêtres malgré le danger.

Toujours avec le fil fourni par les tailleurs, on avait une pierre ou un objet assez lourd. Attaché au fil, il était lancé au milieu de la cour entre les deux bâtiments.

Le prisonnier d'en face faisait de même et l'on recommençait autant de fois qu'il était nécessaire jusqu'à ce que les fils s'entortillent. En tirant dessus, on avait ainsi un petit chemin de fer aérien.

On s'en est beaucoup servi pour communiquer avec des camarades éloignés dans d'autres parties de la prison.

Je me souviens encore qu'un soir, alors que j'étais à ma fenêtre (le soir il y avait moins de gardiens ; ils étaient remplacés par des chiens policiers qui courraient entre les hauts murs), voilà qu'on crie d'en face : « *Où est-il le sous-chef de Liège-Guillemins ?* » J'étais au B³ et

mon interlocuteur était Arthur LEEMANS, un sous-chef de Malines se trouvant en A ou en C.

Une autre fois, j'ai parlé avec un artilleur du fort de Chaudfontaine (Liège).

Ce soldat belge, dont j'ignore le nom et le motif de sa présence en prison à Cassel, connaissait bien le frère de Mimie, artilleur dans ce fort en août 1914. Ils étaient ensemble lors de l'explosion de cet ouvrage le 13 août 1914. (Et le 12, donc le jour avant, je me trouvais au pied du fort à Henne. Quatre cents soldats belges barraient toujours la grand-route et j'ai encore pu envoyer un billet à Désiré par un soldat qui allait au fort.)

Ce soldat avait échappé mais Désiré, le frère de Mimie, a été tué et est enterré devant le fort.

Chaque année au 13 août, Chaudfontaine, avec les anciens combattants, organise le pèlerinage aux tombes des cinquante-sept artilleurs tués à cette date dans le fort.

Notre situation s'est enfin améliorée ; nous constatons que des colis parvenaient à certains prisonniers.

Un jour que nous sortions notre WC le matin, voilà que me tombe aux pieds un saucisson fumé tout entier. Cela m'arrivait d'en face sur la galerie. Brave curé Ley de Battincourt près de Halanzy dans le fond du Luxembourg ! Nous ne faisons que de l'entrevoir de loin et ne pouvions lui parler.

Ce n'est que plus de trente ans plus tard que j'ai eu de ses nouvelles. Il était toujours en vie. Un jeune prêtre vient collecter à Bomal et me dit qu'il était vicaire à Battincourt. Je lui ai parlé du curé Ley et il vivait toujours mais était très âgé. J'ai alors correspondu un peu avec lui. Je n'avais jamais oublié le fameux saucisson.

Et la suite a été que j'ai fini par en recevoir un de ces fameux colis. Quarante ans après, j'y pense encore : il y avait une petite boîte de viande, une tablette de chocolat, 250 g de margarine. J'ai juré que je ne mangerai plus que de la margarine de ma vie tellement c'était merveilleux.

En plus, nous avons aussi reçu chaque mois une ration de biscuits militaires comme les soldats avaient dans les camps. Il était temps car aucun de nous ne serait revenu de cet enfer. On avait fondu et l'on nous voyait comme des squelettes ambulants.

Avec une meilleure nourriture, les forces ont vite repris et le moral

est remonté fort haut.

Il devenait plus facile de supporter la captivité qui pourtant commençait à devenir longue.

Et l'on se demandait parfois : *pour combien d'années sommes-nous encore enfermés ?*

J'ai omis de raconter que le dimanche nous allions à la messe. Je pense cependant que ce ne fut pas au début de notre séjour à Cassel.

L'on arrivait dans une grande chapelle en amphithéâtre : des gradins allant presque jusqu'au plafond. Nous étions enfermés chacun dans une toute petite loge ; on ne voyait personne, rien que l'autel dans le fond. Et sur les côtés, de nombreuses estrades occupées par des gardiens qui nous surveillaient.

Le prêtre, un Allemand qui officiaient, nous faisait chaque fois un petit sermon : *« Mes frères, cette semaine vous avez encore douze de vos camarades qui sont mort (sous-entendu de faim), vous voyez que la mort n'est pas loin ; préparez-vous ; à qui le tour la semaine prochaine ! »*

C'est à peu près textuellement ce qui nous fut dit à Cassel. Ce n'était pas très encourageant mais c'était hélas la belle réalité.

Chaque semaine, il annonçait toujours huit à dix morts parmi nous. C'était gai dans l'état où nous nous trouvions ! Les intentions de ce prêtre n'étaient certainement pas malveillantes à notre égard mais, ne connaissant que quelques mots de français, cela donnait ce résultat !

Notre séjour à Cassel touche à sa fin.

Les mois se passent un peu sans histoire ; on a repris des forces et j'envisage l'avenir avec confiance. D'ailleurs nous n'avons jamais douté de la victoire des alliés sur les Allemands.

Depuis tout un temps, je suis de nouveau seul en cellule et je ne travaille plus. J'ai perdu tout contact avec mes amis CONSTANT DUCHAINE et LÉON BOVY ; je ne sais où ils se trouvent.

J'ai reçu plusieurs lettres de Mimie ou de mes parents. Et cela n'a pas peu contribué à notre bonheur !...

« Heraus halen Sie Ihre Sachen mit ! »

Dehors, prenez vos affaires !

Que se passe-t-il, je suis conduit dans une aile nouvelle : A.

Mais il faut que je vous dise : nous sommes arrivés en avril 1918.

Me voilà déménagé et je constate que j'ai deux nouveaux compagnons : Henri ÉLI, chef-garde à Louvain, un charmant homme. L'autre, c'était aussi un Flamand je pense.

Nous sommes demeurés quinze jours dans ce nouvel appartement.

C'est à l'occasion de ce changement dans la prison que j'ai entrevu mon camarade Urbain DEPREZ. Je ne l'avais plus revu depuis Hasselt.

Il avait fait partie d'un autre transport qui s'était dirigé vers Werdén en Westphalie. Et il n'y avait pas très longtemps qu'il était à Cassel. Je l'ai trouvé aussi très amaigri et ne l'ai plus revu.

Après quinze jours de séjour dans cette nouvelle cellule, on nous dit que nous partions pour la Belgique!...

Stupéfaction! Satisfaction!...

Et en effet, le lendemain on forme un convoi d'environ cinquante prisonniers. On nous avait remis nos vêtements civils.

À la gare, nous sommes embarqués dans une voiture de 4^e classe allemande. C'étaient de grands compartiments pour six personnes assises et huit debout.

On était une quinzaine d'hommes avec quatre soldats pour nous garder.

Nous sommes passés par Marbourg, une grande ville avec une université renommée. Puis nous arrivons au Rhin à Cologne. Ce n'était pas très rapide car nous avons voyagé deux jours, accrochés toujours à un train militaire.

En passant par Verviers, la fenêtre étant légèrement entrouverte, j'ai pu lancer un billet rue des Carrières à l'adresse de ma mère habitant rue Haute en face des Saints-Anges (le pensionnat).

Heureusement, une personne l'a ramassé et ma mère a été ainsi informée de mon passage.

Mais nous voilà à Liège et deux locomotives poussent notre train vers Ans. Déjà depuis un bon moment je me disais : « *Le moment est peut-être arrivé de tenter ta chance* ».

Je me mets d'accord avec deux copains, je leur fais cadeau de mon baluchon et je me couche près d'une fenêtre. C'était une folie peut-être, mais j'étais décidé de tenter le saut par la fenêtre. Il fallait premièrement l'ouvrir, puis sauter sur la voie descendante au risque de se faire écraser par un train. Malheureusement ou heureusement, cela

ne devait pas réussir pour moi.

Je voulais essayer l'évasion après Liège Haut-Pré où la rampe est la plus forte et le train roule le plus lentement.

Je n'ai pas été assez rapide; plusieurs autres avaient eu la même idée. Et en pleine gare de Liège Haut-Pré, un détenu s'élance sur la fenêtre parvient à l'ouvrir d'un seul coup et plonge dans le noir car c'était la nuit. C'était un officier de l'armée belge, le lieutenant GILLIS de Bruxelles.

Cela fut tellement rapide que nos quatre soldats ne purent que se précipiter à la fenêtre et tirer coup sur coup dans l'obscurité.

Il ne fut plus question pour un suivant de tenter la fuite, les soldats nous faisaient asseoir par terre et obstruaient les fenêtres l'arme au poing.

Ce fut peut-être un bien pour moi; je n'aurais peut-être pas été aussi rapide ni aussi adroit.

Par après, j'ai pu savoir que le lieutenant s'en était tiré avec une entorse et des blessures légères. Après, il a tenté de passer en Hollande par le fil électrifié de la frontière. Il a été pris et deux mois après son évasion, il réintérait la prison. Il fut mis aux fers pendant un mois, fers aux pieds et aux mains.

Nous continuons vers Bruxelles et nous arrivons encore et toujours de nuit à Vilvorde.

Ici nous débarquons entourés d'une quantité de soldats déchaînés, hurlant et distribuant des coups de crosse de leur fusil.

L'on passe une espèce de pont-levis franchissant un large fossé qui entoure la prison. Nous sommes dans l'ancienne prison datant de Marie-Thérèse, l'impératrice autrichienne.

Construite entre 1700 et 1750, elle était depuis longtemps désaffectée, et pour cause!

Me voilà arrivé! Un soldat tire un grand verrou et me pousse dans mon cachot. Oh! la la. Je dois me baisser et me mettre de côté pour entrer...

Quatre planches clouées ensemble: c'est mon lit. Je dois m'asseoir dessus; il n'y a pas de place pour moi, mes genoux sont contre le mur.

Il fait tout noir ici; où est là fenêtre? Ah! un soupirail dans le mur et vers le haut. Le mur a bien deux mètres d'épaisseur. Au milieu, un gros barreau et un gros treillis métallique.

Je vois de temps à autre les pieds de la sentinelle qui est dehors.

Il fait humide ; cela sent le moisi ! Je suis demeuré quatre semaines assis sur mon lit dans l'obscurité. Pas moyen de lire dans mon livre de messe.

Hélas comme je regrette de ne pas être demeuré à Cassel !

Heureusement, la soupe est meilleure ici. Je pense que nous sommes ravitaillés par le comité espagnol. Le morceau de pain que nous recevons est presque blanc.

Nous sommes au mois de mai 1918.

Lorsque deux soldats ouvrent ma porte pour me donner ma pitance, je vois l'étiquette avec mon nom et « à perpétuité » ; je me dis : « *Si je dois demeurer longtemps dans cet infect et obscur cachot, je n'y résisterai pas six mois, après ce que j'ai déjà enduré.* »

Et cependant j'ai toujours ouï dire que les chats ont la vie dure...

Et bien je parle par expérience personnelle ; nous aussi, nous avons la vie dure pour pouvoir résister aux secousses, aux tortures, à la faim, enfin à tout ce que j'ai dû endurer pendant trente longs mois de prison.

En recevant ma gamelle de soupe, je remerciai les soldats en allemand. Parfois même j'ajoutais un mot.

Voilà qu'après quatre semaines de séjour dans mon obscur caveau, un soldat a sans doute été plus curieux que les autres. Il se sera demandé : « *Qu'est-ce pour un, ce prisonnier qui parle l'allemand ?* ».

Et il me demande : « *D'où es-tu toi ?* ». Il pensait probablement avoir à faire à un compatriote !

« *De la frontière* », que je lui répons et j'en profite pour lui demander une cellule un peu plus convenable.

Une heure après, j'étais dans une autre cellule un peu plus grande quoique toujours dans les caves, donc à hauteur de l'eau des fossés. J'ai cette fois une petite fenêtre donnant sur une cour.

Mais quel est ce parfum délicieux ? J'ai bientôt l'occasion de m'en rendre compte. Il y a bien plus de mille prisonniers enfermés ici à Vilvorde. Les toilettes, l'eau courante, les latrines, on ne connaissait pas cela en 1700.

Ce sont donc de grandes marmites comme à Aix-la-Chapelle. On vient vider le tout dans l'égout allant dans les fossés. Le trou d'égout se trouve sous ma fenêtre. Et je dois renifler cela vingt-quatre heures

sur vingt-quatre!

Quelle hygiène! Comment n'ai-je pas gagné de maladie fatale? Deux ans et demi sans un bain, sans se laver! Et dans quelle saleté.

Je pense être demeuré deux mois dans cette puanteur.

J'avais un bout de crayon; pour passer le temps, j'ai dessiné une locomotive sur une planche de mon lit.

Nous sommes en juillet 1918. Changer, encore changer! Je suis dans une salle avec une cinquantaine de prisonniers. Nous sommes assis sur des bancs et nous avons des tables. On peut parler à voix basse. Quelle chance! Nous avons dans une partie de la salle nos lits à trois étages. Il n'y a pas de fenêtre et lorsque les prisonniers font leur lit chaque matin, un nuage de poussière envahit tout le local. Et au milieu: la fameuse marmite WC où cinquante personnes vont se soulager!

Ce n'était certes pas un régime pour me remettre de mon séjour en Allemagne. Aussi cette fois j'ai commencé à tousser et je ne me voyais pas en belle situation.

Dans cette salle, j'ai fait connaissance de nouveaux amis, car mes anciens compagnons, j'ignore ce qu'ils sont devenus.

Je suis à une table avec un collègue: Vital LACROIX, chef de station à Lillois; HORLAIN, journaliste; le sénateur socialiste COLLEAUX (de Haut-Fays). Nous pouvons parler mais sans bruit. La majorité n'a pas été en Allemagne.

Et un jour, c'était au mois d'août, le père COLLEAUX, sénateur me parle tout bas. Il sait que j'ai près de deux ans et demi d'Allemagne. Il voit dans quel état je suis car je tousse de plus en plus.

« Voilà, me dit-il, je suis ici parce que je le veux bien. J'ai été condamné à mort aussi mais sauvé grâce à l'intervention du leader socialiste suédois Branting.

Les Allemands insistent pour que je me déclare malade et je serai évacué vers la Suisse. Mais je refuse à chaque sollicitation; il n'y a pas six mois que j'ai été arrêté.

Pour vous, il serait grand temps que cela finisse et que vous puissiez être soigné. Vous n'avez pas les mêmes raisons que moi pour refuser une évacuation vers la Suisse en train de malades.

Je puis vous faire sortir d'ici, voulez-vous prendre ma place?»

Cette conversation avec le sénateur COLLEAUX est à peu de chose près textuelle. Vous voyez cela tenait réellement du miracle! Aussi,

j'étais émerveillé. Toutefois, je demandai à réfléchir. Et puis je me disais si COLLEAUX refuse, j'aurais aussi préféré ne rien devoir à nos bourreaux. Puis, nous l'ignorions, mais nous étions presque à deux mois de la fin de cette maudite guerre.

Des bruits avaient percé par des soldats que les Américains étaient arrivés en France. Et notre moral en était remonté très haut.

C'est à Vilvorde que j'ai rencontré un GRANDPRÉ de Stavelot, le frère de GRANDPRÉ ayant été fusillé avec sa sœur Elise GRANDPRÉ. Ils avaient aussi travaillé pour un service anglais.

Par après, je suis allé le revoir à Stavelot.

Mais les événements se sont ensuite précipités; en septembre, ce fut le déclenchement de la grande offensive libératrice.

Et c'est ainsi qu'il ne fut plus question de reparler de la Suisse.

Néanmoins, je ne l'ai jamais oubliée cette proposition du Sénateur COLLEAUX.

Bien des années après la guerre, je suis passé par Haut-Fays auprès de COLLEAUX. Le brave homme! On s'est embrassé en pleurant presque et j'ai écopé d'un bon dîner mais pas de rutabagas. Nous avons évoqué les pénibles moments de la guerre.

Et voici octobre 1918; c'est la nuit, tout à coup un bombardement effroyable. Ce sont les avions alliés qui démolissent la gare de Schaerbeek qui est toute proche.

Nous remarquons que les soldats qui nous gardent sont tout perdus. Ils nous disent que la guerre va finir et ils deviennent plus communicatifs, sans doute pour tâcher de nous faire oublier leur arrogance et leurs sévices.

Et nous voici au 11 novembre 1918. C'était la nuit vers minuit; voilà que des prisonniers disent: « *Il n'y a plus de soldats, ils sont partis.* »

Nous sommes libres, nous pouvons partir et c'est ainsi que s'est terminé le cauchemar.

Ce n'est cependant pas encore tout à fait terminé. Tout d'un coup, il pouvait être deux heures du matin, arrivent avec des lanternes (car il n'y a jamais eu que cette sorte d'éclairage), une escouade d'Allemands avec un civil. C'est le député LÉVY, socialiste. S'adressant à COLLEAUX, il dit: « *Camarade, nous venons te chercher, nous avons besoin de toi pour aider et conseiller la jeune révolution allemande. L'on t'attend à Bruxelles au conseil des ouvriers et soldats.* »

Le sénateur COLLEAUX a répondu par des paroles historiques reprises dans les journaux dès qu'ils ont reparu :

« Je veux demeurer jusqu'à la fin avec mes camarades. Je ne partirai de la prison qu'avec les derniers prisonniers. »

Nous sommes libres mais où aller en pleine nuit. On décide d'attendre qu'il fasse clair.

Au matin, nous sortons de la prison. Tout est ouvert et à l'abandon, plus personne. C'est le 11 novembre, c'est l'Armistice sur le front. Les Alliés ont gagné la guerre !

Les délégués allemands sont reçus à Compiègne dans la forêt de Re-thondes par le maréchal FOCH.

Ils devront se retirer derrière le Rhin.

Vers 7 ou 8 heures du matin, nous sommes reçus par un comité de Vilvorde ; on nous restaure et chacun reçoit dix mark.

Nous sommes rayonnants !

J'ai dit au revoir au Sénateur COLLEAUX, à tous mes amis. Nous partons à quatre vers Bruxelles car il n'y a plus de tram. *Allons à pied, il fait bon respirer le bon air.*

On entend par endroits des fusillades : ce sont les Allemands qui se battent entre eux.

Arrivés à Bruxelles, nous cherchons à nous renseigner et à manger.

Il y a plusieurs comités, mais c'est bondé partout.

Finalement, nous échouons à l'asile de nuit. Il se trouve quelque part au-dessus du jardin botanique.

Un lit, un vrai lit et pas trop mal. Nous y avons soupé et on nous a donné chacun douze cigarettes !

Le lendemain, nous nous sommes rendus place Dailly. On nous renseignait qu'il y avait encore des trams à vapeur vers la Hesbaye. Mais il n'y avait plus rien. Que faire, je ne pouvais songer à faire 150 km dans l'état où je me trouvais.

Nous décidons à quatre de chercher une petite charrette à bras. Nous y chargerons nos baluchons et aussi celui qui ne pourra plus marcher.

Mes compagnons du retour sont deux Verviétois et un Liégeois. Je ne me souviens que d'un Verviétois, un appelé MARÉCHAL que j'ai revu dans la suite.

Nous sommes retournés loger à l'asile de nuit et le lendemain matin, en route par la chaussée de Louvain.

À Cortenberg, au comité de ravitaillement, nous avons reçu une bonne assiette de soupe. C'était le chef de gare qui dirigeait la manœuvre!

Mais la chaussée était encombrée par les troupes allemandes qui refluaient vers le Rhin. Nous devions leur céder la route et roulions sur les côtés.

Il nous fallu toute la journée pour arriver à Louvain: 25 km. Nous marchions à côté de toutes les colonnes de soldats allemands; ils ne chantaient plus comme lors de l'invasion en août 1914, mais allaient la tête basse, comme des gens qui en ont assez. Ils ne nous importunaient pas non plus.

Il faisait nuit lorsque nous entrâmes dans la ville de Louvain. Et comme nous étions vers le 15 novembre 1918, il n'était pas question de coucher dehors.

Je ne sais par quel concours de circonstances, nous voilà échoué à la maternité de Louvain. On nous a mis des paillasses par terre et nous avons bien dormi.

Le lendemain, toujours à cause des routes encombrées par les colonnes allemandes, nous étions souvent arrêtés. Nous n'avons pu faire que quatorze km. Il faisait encore jour à notre arrivée à Tirlemont.

On nous sert une assiette de soupe et un morceau de pain au comité local de ravitaillement puis nous nous informons pour la nuit.

On nous désigne une maison à deux étages que les Allemands ont évacuée. Il n'y a rien pour se coucher et il fait froid. Au second, dans une pièce, nous trouvons un tout petit peu de paille.

Nous étions assis par terre lorsqu'arrive un homme qui nous demande où nous allons et quelle est notre profession.

« *Vous êtes sous-chef à Liège? Eh bien moi, je suis chef-garde là-bas.* » Et, en effet, sa figure ne m'était pas inconnue.

« *Venez avec moi, qu'il me dit, je vais vous trouver un lit.* » Et comme je lui répons que je n'abandonne pas mes deux compagnons: « *Ils en auront un aussi.* »

Dans ces conditions, ça va et il me conduisit dans un château chez M^{me} GLÉNISSON-ULENS. À la cuisine, je reçus un bon bain de pied et me lavai la figure!

Puis je fus invité à souper. M^{me} avait précisément des invités et je

mangeai avec trois dames. Après leur avoir raconté quelque peu ma petite aventure, je fus conduit dans une chambre comme un salon. Les draps de lit avaient des dentelles d'au moins soixante centimètres de largeur.

Et moi, comme habit de soirée, j'avais ma vieille redingote de tenue car à l'époque les sous-chefs portaient la redingote.

Seulement, il n'en restait plus qu'une sorte de veston ; j'avais découpé les pans en Allemagne pour réparer mes chaussettes, etc...

Le jour suivant, nous reprenons la route vers Saint-Trond. Nous allons manger dans un institut de religieuses. Et après nous être reposés, en route sur la route de Liège.

La nuit commence à venir et nous demandons à un vieux fermier à Brusthem pour loger dans une étable. Après discussion et méfiance... il nous dit d'aller dans le foin.

Nous nous y installons, mais il fait froid à cette saison ; cela ne vaut pas un lit de dentelles.

Malgré que nous avons bien deux mètres de foin sur nous, l'on sent un courant d'air froid qui nous transperce. Je suis gelé.

À minuit et demi je dis : « *Je ne saurais plus demeurer, j'ai trop froid, je m'en vais. Nous aurons plus chaud en marchant.* »

Et nous sommes de nouveau en route vers Liège. En passant à Oreye, je vois de la lumière à la sucrerie. Je suis allé me chauffer un bon moment dans une baraque où il y avait du feu.

Finalement, vers 10 heures du matin, nous arrivons avec notre petite charrette sur la place Saint-Lambert. Grâce à notre véhicule, j'avais pu arriver jusqu'ici. Il faut tout dire : près de la moitié du chemin, j'étais sur la charrette. Mes deux compagnons, n'ayant pas été en Allemagne, n'étaient pas aussi épuisés.

Nous passons la ville et montons vers Robermont. Et ici, je me sépare de mes amis ; l'un habitant Liège, l'autre, MARÉCHAL, voulant à toute force continuer sur Verviers. Je me rends chez mon frère, habitant à cette époque près de la Chartreuse. Je m'y suis reposé une journée et j'ai repris mon voyage seul vers Verviers où j'ai retrouvé ma mère, rue Haute en face du pensionnat des Saints-Anges. Elle y habitait avec ma sœur Maria et une tante, ceci après la mort de mon père en 1917.

Inutile de décrire la joie suscitée par mon retour. Enfin le cauchemar était fini pour tous.

Après deux ou trois jours, je suis parti pour Trois-Ponts accompagné d'un cousin, Désiré LEJEUNE.

Je me vois encore assis dans la fagne au-dessus de Spa. Et mon arrivée à Trois-Ponts où Mimie m'attendait chaque jour.

On était à la fin novembre 1918.

Camille était rentré depuis près de deux mois déjà. Il avait été lâché sans plus.

Après notre retour

Lors de mon arrestation, les Allemands avaient donné deux heures à Émilie, Cornélie, Odile et Camille PIRON pour évacuer l'hôtel en face de la gare.

Inutile de vous dire quelle débandade ce fut. Le bourgmestre LEJEUNE leur mis une maison à disposition au village sur la route de Basse-Bodeux.

Elles y vécurent jusqu'à la fin de la guerre; vous vous imaginez dans quelles tristes circonstances.

Aussi, dès mon arrivée, on décida de rentrer à la gare, c'est-à-dire à l'hôtel. Je ne dirai que ceci : dans la salle à manger, il y avait un mètre de fumier. Les Allemands en avaient fait une écurie pour leurs chevaux.

Urbain DEPRez est rentré vers le mois de janvier. Il revenait du midi de la France où on l'avait envoyé se retaper.

Et puis nos soldats sont aussi rentrés victorieusement.

Et nous avons fait une grande fête pour célébrer la victoire et notre retour des bagnes allemands.

La vie a repris ses droits.

Nous avons retrouvé une petite fille de près de deux ans à la maison, c'était Jeanne PIRON, née en 1916.

Deux jours après notre rentrée, voilà un cortège qui s'amène : l'harmonie de Trois-Ponts en tête, le bourgmestre LEJEUNE avec le conseil communal et les gens du village. Ils venaient nous fêter en même temps que la victoire du droit sur la force brutale teutonnes.

Conclusion

Les renseignements que nous fournissions aux alliés depuis le début de 1915 étaient bien précieux aux états-majors.

Pendant toute notre période de travail, nous recevions des informations de ne pas relâcher la surveillance surtout pendant les périodes d'offensives sur le front.

Nous connaissions l'importance de notre travail de jour et de nuit. Et nous voulions aider nos soldats qui combattaient là-bas sur l'Yser.

Nous avons été appelés au Consulat d'Angleterre à Liège.

Nous y avons reçu, Mimie et moi, chacun la médaille militaire anglaise. J'avais également une citation à l'ordre du jour de l'armée anglaise et signée du maréchal sir Douglas HAIGH. Nous étions invités en Angleterre au War-Office.

Puis, pour me dédommager de tous les frais que j'avais eu, je reçus dix mille francs or.

Ils ont été chic les Anglais.

Pour les services rendus à la Belgique, le gouvernement nous octroya les distinctions suivantes :

Mimie : la croix civique 1914-1918 avec barrette ; la médaille commémorative de la guerre 14-18 ; la médaille de la victoire ; la médaille de Liège + la médaille militaire anglaise.

J'obtenais : la croix de chevalier de l'ordre de Léopold 1^{er} avec ruban à rayures d'or ; la médaille du Roi Albert, la médaille de Liège (pour ceux ayant combattu dans la position fortifiée à Liège) ; la médaille commémorative de la guerre 1914-1918 ; la médaille de la victoire, la croix civique 1914-1918 ; la croix d'honneur F.N.C. avec rosette, la médaille du centenaire ; les palmes d'or de l'ordre de la couronne, la croix civique de 1^{ère} classe, titre civil ; la médaille militaire anglaise avec citation à l'o.g. de l'armée ; la plaquette en or de la F.N.C. ; la médaille du Roi Albert 1^{er}.

FIN

Supplément

Peu de temps après notre retour de la guerre, il fut créé des tribunaux de dommages de guerre.

Nous reçûmes des formulaires à remplir, entre autres un inventaire des biens sinistrés.

Avec Mimie, nous dressâmes notre inventaire aussi bien et aussi

exactement que possible. Nous évaluions chaque objet au prix aussi juste que possible et arrivions à un total de dix mille cinq cents francs. Nous avions bien peur d'avoir compté un franc en trop.

Immédiatement, cela n'a pas traîné, je suis appelé au tribunal des dommages de guerre à Vielsalm.

« *Vous réclamez dix mille cinq cents francs ? Accordés immédiatement.* » Il n'y avait pas trois mois que la guerre était terminée !

Quelques années après, je me présente un jour au coiffeur à Trois-Ponts chez MERSCH, route de Coö. Je remarque bien qu'il me regarde.

Lorsque mon tour arrive, il me dit : « *Lorsque vous êtes entré, vous avez remarqué comme je laissais tomber les bras ? Je croyais voir un revenant !* »

Et il m'explique : « *Lorsque vous avez été pris par les Allemands, j'étais gamin d'une dizaine d'années. Nous jouions à plusieurs sur la route de Vielsalm et nous avons assisté à la fusillade ; cela résonnait dans la vallée. Vous aviez la figure ensanglantée. Cela frappe lorsque l'on est enfant, je ne l'ai jamais oublié !* »

(Moi aussi !)

En 1925, j'étais invité à Bruxelles au palais des Académies et le soir à un grand gala à la Monnaie ; on y jouait *Roméo et Juliette*. La plupart des condamnés à mort de Belgique s'y trouvaient rassemblés.

À l'entracte, nous fûmes reçus au foyer de la Monnaie par la fille du Roi Albert, la princesse Marie-José, future reine d'Italie.

Je me souviens de lui avoir baisé la main.

Nous sommes dans la période de l'entre-deux guerres. Je m'étais toujours dit : le 4 août 1914, lors de la première invasion de la Belgique, rien n'était organisé chez nous concernant la guerre. Nous vivions en paix depuis 1830 et tout naturellement il nous paraissait que cela devait durer toujours ; nous n'avions aucune idée de ce que pouvait être une guerre. Le mot patriotisme n'avait aucun sens pour nous. Dans nos écoles, l'on ne nous disait jamais qu'il fallait aimer sa Patrie. Qui connaissait les paroles de notre chant national ? Il a fallu 1914 pour constater ce que c'était que l'amour de la Patrie !

Lors de l'arrivée de l'envahisseur en août 1914, je me trouvais en gare de Liège-Guillemins de service de nuit comme sous-chef de station. Les Allemands sont arrivés par le pont du Val-Benoît intact et

par les voies de la gare en tirant.

Nous n'eûmes qu'à nous éclipser et rentrer chez nous. C'est tout ce que nous avons comme instructions. C'est pourquoi je répète mes paroles ci-dessus: je m'étais toujours dit: «*Si le malheur voulait que je voie encore une fois dans ma vie une guerre, cela ne se passerait plus comme cela pour ce qui me concerne.*»

Car, à leur entrée en Belgique, ils ont trouvé toutes les installations des gares intactes.

Et hélas, cela devait arriver. Et malgré que nous étions mieux préparés qu'en 1914, vous en connaissez la suite inimaginable et funeste.

Je me trouvais donc comme chef de station à Bomal s/O. et nous avions des instructions pour, en cas de guerre, de détruire toutes les installations puis de nous retirer avec le personnel devant l'ennemi.

Et voilà le moment arrivé le 10 mai 1940. Je suis isolé ; plus de communications téléphoniques. Ta maman Yvonne est partie pour Mouscron avec la voiture, Mimie et ma maman qui a 89 ans.

Les troupes refluent venant de la frontière ; on entend des explosions: ce sont des destructions opérées par le génie et le pont de Bomal va sauter.

C'est le moment de prendre la décision. Je commence par dire à mes hommes de mettre tous les wagons en gare hors d'usage. «*Prenez les gros marteaux et brisons les boîtes des wagons.*» Seulement, nous n'avions jamais fait l'essai et mes hommes viennent me dire que c'est comme si l'on frappait sur le rocher.

Dans ces conditions, on brûle tout ! Ce fut un beau feu d'artifice ! Vingt-cinq wagons en gare, chargés de foin, de bois, de toutes sortes. Les soldats du troisième chasseurs viennent nous aider à porter des seaux de pétrole et les 25 wagons flambent ; il n'en restera que la ferraille. Les cabines sont démolies, ce qui ne veut pas casser est brûlé. Le magasin aux marchandises flambe aussi.

Il y a l'atelier, la plaque tournante pour les locomotives. Comment faire ? Je ne dispose pas d'une locomotive pour lancer dedans. Ah ! Le commandant du génie est encore là ! Je lui demande de faire sauter ma plaque et mon château d'eau. Cela fut fait immédiatement et du château d'eau il n'en resta pas une brique. Le réservoir fut lancé au milieu de la gare.

Puis ce fut aux moteurs du service hydraulique, les aiguillages furent démontés et enterrés dans les bois.

Enfin, nous avons achevé notre travail et je puis me retirer avec mon personnel. Je décide de ne rien laisser aux boches et je mets le feu au bâtiment de la gare.

Et nous partons vers Namur où j'espère recevoir des instructions car nous n'en avons aucune.

Heureusement le bâtiment de la gare n'a pas brûlé, j'y avais mon mobilier!

Ce fut l'hôtelier de l'*Hôtel de la Station* qui parvint à éteindre le feu, sous prétexte que le vent, soufflant de son côté, sa maison allait flamber également.

J'en fus bien heureux par après puisque, trois semaines plus tard, j'étais de retour à Bomal, soit le 31 mai 1940.

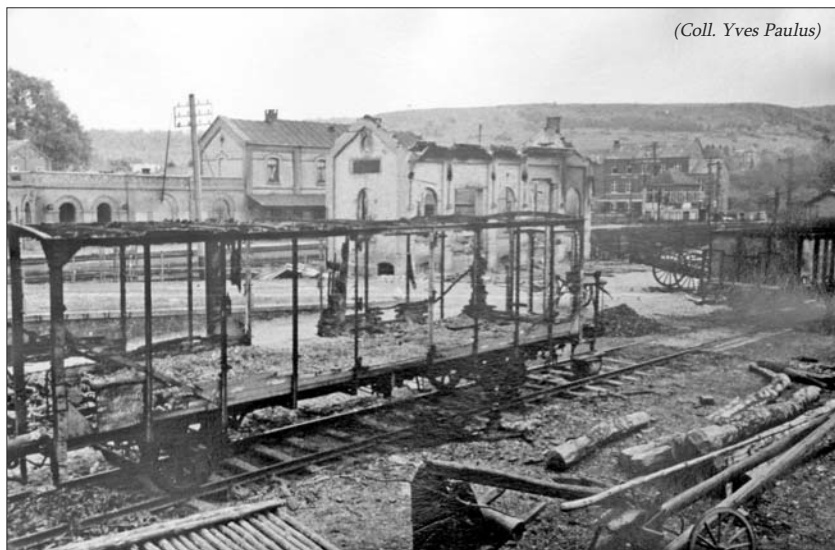
Et moi qui m'imaginai que j'étais parti comme à la guerre 1914 pour quatre ou cinq ans!

Nous étions de nouveau installés dans la guerre pour le même bail!

Ma chère Marie-Jeanne, je n'en dirai pas plus long sur cette deuxième grande guerre.

Tu demanderas à ta maman et à ton papa, qui était soldat, de te la raconter.

Jean Erkens



(Coll. Yves Paulus)

À la gare de Bomal s/O. le 10 mai 1940: wagons incendiés par Jean Erkens, chef de gare.

Table des matières

Chapitre I	03
Chapitre II	05
La vie sous l'occupation allemande en 1914-1918	07
Le drame commence!	15
Mon séjour à la prison de Hasselt	17
Le Conseil de Guerre allemand à Hasselt	18
Les héros martyrs!	21
Morts pour la Belgique	21
En villégiature dans les bagnes allemands	22
Après Aix-la-Chapelle	24
Lettre de Jean Erkens à sa famille, le 7 janvier 1917	27
Je quitte Rheinbach	28
Notre calvaire de la faim va bientôt finir!	34
Notre séjour à Cassel touche à sa fin	40
Après notre retour	49
Conclusion	49
Supplément	50